

# Le jour de la stupéfaction

Jean-Paul Leclercq

no print, no copy, no modification ©JPleclercq2015

no print, no copy, no modification ©JPleclercq2015

À Jacques Sternberg in memoriam

no print, no copy, no modification ©JPleclercq2015

no print, no copy, no modification ©JPleclercq2015

## Extrait du carnet de Jeannot

*Quand je m'éveille, la première question que je me pose et dont je connais intuitivement la réponse est : "Quelle heure est-il ?"*

*Ne souriez pas, c'est important ! Important de savoir si je me suis réveillé à temps pour vivre ou s'il est déjà trop tard.*

*Quand ça va bien, je dors en moyenne sept heures par jour, quarante-neuf heures par semaine, deux mille cinq cent cinquante-cinq heures par an. A l'âge de la retraite, sur soixante-cinq ans, j'ai donc dormi cinq cent soixante-neuf mille quatre cents heures.*

*Bref, sans chinoser, j'aurai dormi grosso modo le tiers de ma vie. J'ai vécu à deux tiers temps. Le tout sans compter les somnolences diurnes, les demi-sommeils grippaux, les anesthésies médicales, voire l'un ou l'autre coma fortuit.*

*Il n'y a donc pas une minute à perdre ! Il faut vivre !*

*Oui ! Mais pour quoi faire ?*

*Par exemple, ce matin, je vais commencer par bâiller, m'étirer, me brosser les dents pour éliminer la vase de la nuit, me raser même parfois, puis étaler sur ma couenne quelques gouttes d'after-shave pour me donner l'illusion d'être frais et dispos.*

*Et puis, l'essentiel : mon thé ! Pas n'importe lequel et largement servi pur sans toutes ces saloperies qu'y diluent les anglais et les gonzesses. Au saut du lit de préférence, sans quoi je n'arriverai jamais à me faire croire que je suis éveillé, que j'ai commencé à porter une nouvelle journée. C'est un moment si important que j'ai investi dans une bouilloire électrique munie d'une minuterie et d'un thermostat. Quand je n'ai pas oublié de la brancher la veille, je suis donc réveillé par le chant de la vapeur annonciateur de précieux distillat !*

*Ici se place alors la seule variante possible du quotidien : ou je travaille, ou je ne travaille pas. Si je travaille, il n'y a pas grand-chose à dire sinon que tout ce rituel se déroule sur un rythme fort rapide et est suivi automatiquement d'un trajet dans une auto que des restants effilochés de nuit mettent souvent sur pilotage automatique. L'engin connaît le trajet par cœur comme un bon cheval et je lui fais confiance. Minutes sans intérêt d'information radiodiffusée qui couvre à peine le bruit du moteur et qui serine à perpète combien le monde va mal.*

*Le reste de la journée est à l'avenant, comme entre parenthèses, au milieu de gens qui n'ont pas plus envie que moi d'être là. Heures riches seulement d'ennui, rares conversations avec des collègues dont l'univers est rempli à ras bord de jeux de cartes, de subtils problèmes automobiles, d'angoisses hippiques ou footballistiques, parfois de brèves exaltations pornographiques.*

*Ensuite, retour par la même voie... marché, souper, télé... (J'en ai honte mais rien de tel pour se vider l'esprit de tout risque d'activité intellectuelle et initier ainsi le départ vers une nuit le plus souvent, hélas, fort cahoteuse).*

*L'autre variante est : je ne travaille pas.*

*J'ai donc le temps de faire traîner ma toilette, de surmonter l'habituelle chute de tension de dix heures, d'attendre devant le journal que je ne lis pas vraiment, l'heure de midi et spécialement le repas de midi pour commencer à me sentir bien, très bien, prêt à aborder héroïquement une après-midi vide. Prêt à déborder d'imagination pour la remplir. Du coup, je remplis d'abord la baignoire. Elle est le haut lieu de ma créativité. En effet, clapotant dans cet ersatz de liquide amniotique, tout devient possible : j'échafaude, je projette, je prospecte. Je bâtis à longue et brève échéance un tourbillon de mille projets tous plus utopiques les uns que les autres. Parfois passe une idée moins délirante. J'essaye alors de me concentrer dessus, de garder ce souffle vital, ce désir d'agir, cet enthousiasme qu'elle a suscité. Il faudrait pouvoir s'y mettre tout de suite, sans tenir compte de quoi que ce soit d'autre, rester plongé là dedans comme dans un aquarium, s'obséder dessus... Mais il y a le reste... Tout ce qui urge, tarabuste, insiste, tout ce qui se travestit en indispensable, en incontournable. Il faudra donc, compulsivement*

*forcé, exécuter les corvées y afférentes dans l'espoir d'une liberté subséquente qui recule toujours.*

*Et c'est parti pour une journée de regrets, de rage refoulée, de certitude de perdre son temps. Une journée dont on regarde filer les heures, les précieuses heures comptées de la vie. On hausse les épaules. On déculpabilise avec le sentiment de l'inéluctable. On se dit que de toute façon, demain sera différent, qu'on le saisira au vol, l'état de grâce... demain !*

*Parfois pourtant, la frustration est si forte qu'elle arrive à soulever ce couvercle d'inertie. Cela peut arriver n'importe quand, à n'importe quelle heure, n'importe où... Alors on se sent invincible, concentré, efficient, porté sur l'aile des muses. On se dérouille le cerveau, on prend une feuille, un stylo, on jette trois lignes : ça marche !*

*Et crac ! Le téléphone ! Un ami, une amie, justement de ceux-là qu'on ne peut pas ne pas aider, ne pas au moins écouter tant le malheur les accable. La preuve : raconter leur prend plus d'une heure d'horloge. On raccroche. On reprend la plume. Sous la fenêtre, des enfants se disputent. Une motocyclette passe à toute vitesse dans un rugissement de tyrannosaure. On essaye de se boucher les oreilles, de se colmater l'exaspération.*

*Une voiture fait crisser ses pneus sur le gravier de l'allée : de la visite !*

*C'est trop !*

*On déchire sa feuille, on se masque d'hypocrisie, on accueille les copains. Mais non, ils ne dérangent pas !*

*.....*

*C'est bien pourquoi, désespérant d'y arriver jamais moi-même, j'ai demandé à quelqu'un d'autre de me raconter.*

**Jeannot**

## Six heures

Ce jour-là, justement, il ne travaillait pas. Il ne travaillerait jamais plus. Du moins telle était sa ferme intention. Depuis le temps que le système le gênait aux entournures, que vivre dans le stress et la compétition lui coûtait beaucoup trop en énergie et en bonne humeur, il n'était pas fâché de rejoindre un état où, en conformité avec ce qu'il sentait être sa vraie nature, le succès d'un ami ne serait plus un échec personnel et où il n'aurait enfin plus rien à prouver. Plus d'enjeux, seulement le jeu ! Il espérait aussi, vaguement, qu'avec cette nouvelle liberté, le malaise d'être là, l'incongruité d'être allait enfin se faire tout petit, disparaître peut-être ?

Dérogeant pour l'occasion à tous ses rituels, il s'était donc levé au chant du coq dans l'unique chambre de la maisonnette qu'il occupait face au canal de l'Ourthe. Celle dont les vitres grises miroitaient à l'unisson de la moire indécise des eaux. Il sortit. Exceptionnellement, il se dirigea vers le centre ville, capitale de l'arnaque, biotope de la foule, arène de toutes les compétitions et de toutes les agressivités.

Or il abhorrait en vrac : la foule, le trafic, la bousculade, le télescopage des corps, l'embouteillage des pieds, la grogne, les coups de klaxons excédés, les engueulades rauques des mâles, les piailleries des femelles, les dépassements sauvages, les freins au cri désespéré. Jamais autant qu'au cœur de ce grouillement ne le pénétrait à ce point le sentiment de son incongruité. Hagard, paniqué, ballotté, il finissait en général par marcher droit devant lui, dans n'importe quel azimut, quitte à bousculer lui-même quelques-uns de ces termites affairés. Tant le pressait de trouver l'éclaircie d'une banlieue. C'est pourquoi, aujourd'hui, il avait choisi l'heure la plus matinale. Ce seul moment où la cité est au repos, dispensée pour quelques heures du bouillon de sorcière qui va bientôt se répandre dans ses artères.

A cause de souvenirs d'enfance, il appelait cela « l'heure des laitiers ». Une heure où l'air a une transparence à nulle autre pareille, où les trottoirs, encore luisants de l'humidité nocturne semblent enfin propres. Une heure où les humains, bien planqués dans leurs terriers,

en sont toujours à leurs préparatifs. Devant la glace de la salle de bain, ils se conditionnent pour affronter le grand carnage. Modernes gladiateurs, en guise d'armure, ils revêtent leur apparence. Ils se brossent les dents, se rasent, se parfument, se pomponnent, se « rafraîchissent »... histoire de faire oublier que, la nuit, la croissance de leur poil, l'inarticulé de leurs borborygmes, les puissantes exhalaisons de leur transpiration, tout concourt à les rendre à la nature animale dont ils se croient exonérés. La sonorité des inévitables pets matinaux, l'urine forte du lever ne sont plus alors que manifestations résiduelles vite oubliées pour ce qui sera tout à l'heure un cadre encravaté, un employé investonné, voire un chauffeur de bus immigré. S'alimenter et picoler seront redevenus des actes hautement raffinés et culturels, copuler deviendra élégamment « faire l'amour », mordre sauvagement la nuque de sa proie s'appellera euphémiquement « faire du bénéfice ». Bref, on va pouvoir grouiller, goinfrer, s'empresser, circuler, forniquer, faire du fric et se marcher sur les pieds.

Stimulé par la fraîcheur du matin et cuirassé de son nouvel état de retraité, il marchait d'un pas vif; cela lui était habituel. L'absence d'autres humains rendait son esprit disponible et celui-ci, bien entendu, gambergeait. Qu'eût-il fait d'autre ? Gamberge faisant, remonta illico en lui ce vieux fond d'angoisse qui depuis si longtemps se tenait en arrière-plan de sa vie. Il ne s'en étonna pas mais retrouva avec une curiosité intacte cet étrange sentiment d'exil, ce ressenti d'incongruité d'être, ce déracinement, cet orphelinat.

Comme il passait le Pont des Arches, il s'arrêta un instant, s'accouda au parapet. L'eau de la Meuse était toujours bien là, toujours autre et toujours la même : glauque.

Dieu sait s'il s'était demandé d'où pouvait bien lui venir ce mur de glace qui le séparait du monde. Il avait beaucoup cherché la réponse... Au près des femmes, entre autres. Vivant à sa source, elles lui avaient paru proches de l'énigme de la vie. Mais elles étaient elles-mêmes énigmes, ne communiquant mystérieusement et osmotiquement l'essentiel qu'à leurs enfants, enracinées entre la génération qui fut et celle qui sera. Bref, tout au contraire de lui, scandaleusement parties de ce monde, terriblement à leur place !

Sous ses yeux, la Meuse coulait toujours. Evidemment.

Il en avait presque oublié le but de ce raid exceptionnel vers le centre urbain : un rêve. Un vieux rêve de croissant chaud et de café, de convivialité fraternelle dans un terrier privilégié et chaud où, vu l'heure, il pouvait raisonnablement espérer ne rencontrer que d'autres incongrus amateurs de petit matin.

Le vent petit-matinal, justement, se faisait frisquet. Il rajusta le col de sa veste de marin, enfonça mieux sur les sourcils sa casquette bleue. Ce n'était pas vraiment un but, simplement un prétexte pour sortir voir le monde à une heure à la convenance fugitive. Il errait donc un peu sans se rendre compte que des automatismes anciens le poussaient vers une librairie qui venait de s'éclairer de la froideur de ses néons. Il entra, renifla en connaisseur l'odeur un peu aigre du papier et de l'encre, prit sa place dans la file des quelques clients qui exhibaient leurs yeux battus devant le grand prêtre des aurores et du Lotto<sup>1</sup>, acheta son exemplaire du journal, le plia, le fourra en poche et laissa ses envies le guider vers une autre lumière, chaude celle-là. Elle épandait un parfum de pain frais. C'était un désir très doux qui le portait vers le croissant moelleux et le café corsé qu'il surajouterait à l'achat de sa baguette quotidienne.

Les gens, les rares, les vrais du petit peuple du point du jour, arrivaient. Pas les hagards, pas les obligés du boulot – ceux-là petit-déjeunent chez eux à toute vitesse sur un coin de table – Non, plutôt les vrais gourmands de l'aube, éveillés dès potron-minet, les dégustateurs d'aube. Chacun a là sa chaise, sa petite table ronde, son journal, son café fumant. On ne se parle guère. Complicité tacite. On est tous là pour la même unique et seule raison : le plaisir volé. Et pourtant même de leurs bouilles inoffensives émanait pour lui un malaise sourd. Le voici donc assis, accoudé à la table de marbre, le cul sur une chaise en rotin. Sur une soucoupe, le croissant semble d'or. D'ailleurs tout semble d'or à cette heure et dans ce local couleur d'aurore. Il déplie le journal, comme un écran. Le pavé qui barre la une là tout en haut lui tire le regard : Standard-Bruges, le nul !... C'est nul en effet ! Par contre, un titre, tout petit, en bas de page : « La dette des pays du tiers monde s'accroît ». Le metteur en page avait sans doute un trou à combler. Du coup le reprend une de ces colères

---

<sup>1</sup> Belgicisme. En Français : " Loto "

latentes qu'il connaît si bien et qui lui allume les surrénales ! Sacrebleu ! Que deux tiers du monde soient dans la merde n'est digne que d'un entrefilet mais qu'un autocar rempli d'octogénaires en goguette s'escrabbouille sur l'autoroute contre un poids lourd rempli de porcs et qu'un max de porcs et d'octogénaires jonchent le bitume, cela vaudrait à coup sûr la une, encre grasse et photos ! Alors, si jamais il s'agit d'une guerre, une bien fraîche, une pas encore usée, une où les quartiers de viande font encore leur petit effet, ce n'est plus la conscience professionnelle qui va démanger le journaliste, c'est la fièvre du scoop... et ça... c'est irrésistible ! Et là, pas de danger de manquer de copie puisque, dès que l'homme s'emmerde, il se passionne pour un « idéal » puis tente de le promouvoir en l'imposant de force à ses voisins. Il « fait la guerre » ! (Cela arrange généralement les petites affaires de ceux qui eux ne la font pas). Il se remplit jusqu'à l'écoeurement de tripes sanglantes, de viols infernaux, de chagrins inconsolables, de rancœurs inexpiables jusqu'à ce qu'il puisse enfin se repentir, aspirer intensément à ce même calme et cette même paix dont la monotonie l'a poussé dans les bras du désastre. Après un certain temps il procède même à la grande expiation : on se demande pardon entre races, entre nations, entre religions, on jure qu'on est copains, qu'on ne le fera plus... du moins jusqu'à ce que le manque soit trop fort !

Serments d'ivrognes ! C'est dans les gènes, il paraît !

Autrement comment expliquer les vains efforts des quelques esprits lucides pour empêcher la chose ? Comment expliquer qu'on zigouille les hommes de paix, les Jaurès, les Gandhi, juste avant de courir sus aux couilles du voisin ? Parce qu'enfin on a raté Hitler (bien tard) et on n'a rien fait d'efficace pour faire passer de vie à trépas en temps utile les Franco et autres Pinochet ! On dit que l'homme est le seul animal qui n'apprenne rien de ses erreurs... jamais ! On dit pourtant aussi que ce qui distingue l'homme de l'animal, c'est sa capacité d'anticipation. Comment se fait-il alors qu'il faille qu'une catastrophe pourtant annoncée de longue date se soit produite avant que l'on prenne les mesures qui auraient pu l'éviter ? D'où vient cette course suicidaire, droit dans le mur ? Doit-on croire au progrès de l'humanité ?

« Mon œil ! », pense Jeannot, le regard flottant sur la page de presse blanche et noire qui abrite sa perplexité. Le voilà même qui métaphysise :

« À quoi sert la conscience, cette excroissance du cerveau ? À quoi bon savoir ?

Surtout savoir la mort ! »

À ce stade de cogitation, c'est l'angoisse ! Il se reprend, s'esbaudit même que tout cela l'étonne et le remue encore. D'ailleurs, pourquoi lire ce journal à grand tirage qu'il a pourtant choisi en en connaissant d'avance, en gros, le contenu ? Qu'est-ce que cela titille ? Aurait-il l'espoir d'y lire enfin « autre chose » ? Ou, paradoxalement, cela le rassure-t-il que ce monde-là soit toujours ce monde-là, celui où il ne trouve jamais sa place. Un vieux caillou familier dans sa chaussure.

Jeannot soupire, regarde autour de lui comme pour se raccrocher au décor, prendre refuge dans l'ici et maintenant. Puis maladroitement (quel est l'oligophrène sadique qui a engendré ce format malcommode des quotidiens ?) tourne la page. Dans une heure au plus, il le sait, ils vont surgir de partout comme des rats affairés, se répandre sur les trottoirs comme nuée de sauterelles, fébriles et vaguement agressifs comme des guêpes.

Il ne fuira pas tout de suite, non. Mais il sait que va monter le malaise, celui du nageur de fond qui sait que la côte est trop loin et le cri muet va encore monter en lui. Il lui reste cette heure de tranquillité intérieure. Si seulement il pouvait en profiter pour aller vers ce dos, là au comptoir, lui dire simplement : « Je suis votre ami ». Ou d'autres mots qui relient. Mais il sait qu'il ne le fera pas, qu'il ne le pourrait pas. Il soupire. Revient à sa tentative de lecture. S'essaye aux infos économiques, les seules qui, dans ce guignol qu'est devenue la démocratie, parlent du marionnettiste. Hélas celui-là aussi est éminemment prévisible. Depuis les années que se succèdent les plans de redressement et les mobilisations pour l'emploi et les "objectif machin", il a seulement constaté que les riches devenaient de plus en plus riches et les pauvres de plus en plus pauvres. Un reste de colère impuissante lui crispe l'estomac... à quoi bon ?

Il a depuis longtemps la lucidité qui crépite, le goût du merveilleux qui naufrage, l'espoir qui déchanté, la motivation qui vomit. Reste, s'il veut digérer son café, la contemplation effarée de cette course de lemmings, l'observation incrédule de l'abîme, le tout nappé d'une

solide dose de dérision censée faire passer le reste. Il se verrait bien en Néron, qui jouait, dit la calomnieuse rumeur publique, de la lyre en regardant brûler Rome. Comment se sentirait-il partie de ce foutoir ?

Le temps de concocter toutes ces déductions de café du commerce, il n'a pas vu défiler les minutes et voilà que justement il se réveille, le foutoir ! Soudainement ! Chose curieuse, les humains laborants se mettent en route exactement à la même heure. On dirait qu'un culte les relie, un rituel quotidien, une dévotion empressée, un sacrifice collectif au stress, aux embouteillages, aux transports en commun qui sentent le mouillé et déjà la sueur, à la promiscuité des haleines, à la traque sauvage sur les passages cloutés, à la pestilence des pots d'échappements, à ce bruit de ruche en colère qui gâche brutalement le vide à la Chirico des avenues.

Chacun se hâte vers son petit trou dans la termitière, et selon son grade, enfile qui sa secrétaire, qui son uniforme, qui son tablier, qui sa salopette. Chacun revêt son masque de fonction, sa tronche de l'emploi. C'est parti pour la journée Lego, la journée Meccano, horlogère, huilée mais inexorable, ponctuée des pauses festives et tout aussi immuables que sont le café soluble de dix heures et le sandwich jambon fromage de midi. Après quoi, avec des allures de boxeur groggy émergeant juste du K.O., on peut à nouveau se plonger dans les délices de l'heure de pointe (pointe de quoi, à propos ?) aux charmes ineffables. Second combat du jour pour rentrer enfin chez soi retrouver l'autre hébétude, celle de la fatigue et son immonde et inséparable compagne : la télé.

Il se force à rester encore un peu pour ne pas paraître incivil. Puis il se lève, paie l'addition en trébuchant sur les mots, bredouille un calembour perceptible de lui seul et dans l'énoncé duquel il se prend les pieds. S'efforce de marcher calmement jusqu'à la porte.

C'est un peu terrorisé qu'il prend la gifle d'air frais et s'aventure dans la rue Léopold... Raser les murs... Quoi faire d'autre quand en plus de l'horreur du tumulte on a de toute façon conscience de ne pouvoir pénétrer dans l'œuf clos du monde, quand tout paraît définitivement étranger et hors de portée ? Dérivant sur les trottoirs, choisissant délibérément mais au hasard les rues les moins fréquentées, suivant les quais sur lesquels, entre les matériaux entreposés en attente de péniche, il retrouve quelque calme, il finit par se planter devant le bâtiment de style universellement universitaire et pompier qui abrite le

grand aquarium. Il gamberge encore : ô ironie, dans leur bulle, à deux pas du fleuve gris plombé, dans une cave, sous un trottoir de métropole, mais en pleine mer, nagent de grands squales bleus, sauvages et redoutables avec leurs yeux ronds qui matent les visiteurs et qui, à chaque tentative d'approche, se heurtent à l'épaisse et incompréhensible couche de verre. Deux mondes qui se regardent... et ne font que cela ! Il s'est souvent reconnu en eux, parfois il va leur rendre visite, se demandant si eux aussi trouvent insupportable cette impression d'univers parallèles.

Il faut se le figurer, Jeannot. Relativement grand (il était étonnant à l'âge où l'on commence à se tasser qu'il mesurât encore un mètre quatre-vingt huit), grisonnant, poivre, sel et argent d'une encore belle toison autrefois blonde, un peu lourd du train arrière depuis que l'andropause lui a fait gonfler le bide. Quelque chose de haut, de stable. Un visage rectangle aux traits harmonieux mais forts, la bouche charnue au pli amer et les sourcils hauts sur l'œil dans un éternel air étonné d'être là que les gens prennent depuis toujours pour du dédain, pour une volonté de les tenir à distance. Evidemment, les émotions se marquent peu sur ce visage dont il a appris très vite à se rendre maître. Mais de dos, là, en train de regarder la façade de l'aquarium en rêvant à ses requins, rien qui puisse le distinguer du citoyen lambda.

Il se met à suivre la rive, machinalement. Des deux côtés la rumeur enfle, cela vrombit au niveau des autoroutes urbaines qui ont remplacé les rues et où plus personne n'habite que des sociétés anonymes... rien qu'à voir les façades, on le sait, qu'elles sont anonymes, ces gorgones ! La ville se fait menace, il le sent, il le respire. Il repense à ces squales, archétypes du struggle for life, grands prédateurs. Leurs formes fuselées et celles des autos qui vrombissent autour de lui ne sont-elles pas cousines ?

Une bienheureuse occultation des sens et de la conscience empêche de le voir mais cette planète est dangereuse ! Témoin le succès de tout ce qui, chez les humains, aide à l'occultation. Curieusement, l'homme semble n'avoir rien de plus pressé que de se débarrasser de la conscience, censée être son patrimoine, sa richesse, son originalité dans l'univers. Déjà les anciens avaient fait de l'oubli et du sommeil des Dieux. Ils avaient sacralisé la drogue et l'ivresse, les avaient même convertis en écouteurs nécessaires à la compréhension du langage de la divinité. On peut comprendre ! Qui en effet peut se targuer de

regarder en face, en pleine lucidité, pendant deux minutes, l'ensemble de ce qui se passe ici-bas sans être saisi de terreur ?

Cela commence déjà à la naissance. Quel drame que cette sortie forcée de l'indifférencié et du confort de l'utérus ! Comment assumer la trouille verte devant ce bouleversement, cet écroulement total de l'univers et de la sécurité ? La rupture cataclysmique de la poche des eaux suivie de l'étouffante progression vers l'air libre dont dépend désormais la survie d'un « moi » à peine émergeant ? Le sidérant sentiment tout à coup d'être, de s'individualiser, d'évoluer désormais dans le morcellement du monde, dans la solitude, dans la différence, dans le temps inéluctable, dans le froid et la faim... dans la peur, finalement et par-dessus tout ?

Quelqu'un s'est-il jamais demandé pourquoi les nouveaux nés braillent de toutes leurs forces ?

Personne n'a-t-il jamais pensé qu'ils appelaient désespérément au secours ?

Terrifiant constat que l'expulsion de l'Eden par un dieu qui ne nous reconnaît plus le droit de participer de lui, d'être avec lui, en lui, lui en somme !

« Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front »...

Tu parles !... Si on te laisse aller jusque-là ! Parce qu'en attendant, la machine à tuer s'est déjà mise en route, l'oxygène qui te fait vivre t'oxyde, les bactéries s'affairent, les virus grouillent, l'infarctus te guette, les accidents de bagnole t'espèrent. Dans l'intervalle, tu gagneras peut-être ton pain à la grande épouvante de tes couilles, aux crampes d'estomac de tes angoisses, aux gargouillements affamés du sus cité, à ta peur d'être agressé, mangé, dévoré mais aussi volé, dépouillé, humilié, violé, rongé par les maladies, sucé par la fatigue, défragmenté par les radicaux libres.

Est-ce un aveuglement salvateur qui donne aux humains la force de vivre comme si cela devait durer toujours ? Est-ce lui encore qu'il ne faut point désillusionner en exhibant ou simplement en évoquant la vieillesse, ce rappel permanent de l'universelle, angoissante et inéluctable décrépitude ? Est-ce lui qui fait que les vieillards apprennent à se taire ou à donner le change de peur de déclencher le déni, voire l'agressivité, des plus jeunes ? Est-ce ce même aveuglement qui fait qu'on ne souffre vraiment que de la douleur des proches, ignorant confortablement des drames mille fois pires mais

survenus dans d'heureux lointains ? Que l'on cache et expédie la mort ?

La malédiction de Jeannot c'est qu'il ne peut pas, qu'il ne veut plus faire l'autruche sous peine de retourner dans l'enfer où il a sombré en essayant de se dissimuler tout ça, de s'anesthésier le sensible, de s'endormir la pensée, de se brouiller le lucide. Décidément, il n'y a rien d'autre à faire qu'à regarder le zoo... Il a vaguement conscience que cela fait partie de son mal-être général, celui qui fait que, de toutes façons, où qu'il aille, où qu'il soit, il éprouve le curieux sentiment rampant et confus d'être « de trop », d'être « surnuméraire », de s'être glissé clandestinement dans le nid et la famille des autres... un coucou !!!

La comparaison lui amène un sourire, même si cette seule idée en vérité, lui convulse l'âme.

no print, no copy, no modification © JPicler 2015

## Huit heures

Ses pas cogitants l'ont mené sans qu'il le veuille vraiment dans les allées d'un parc qui jouxte le fleuve. Occasion de s'éloigner de la coulée d'acier, de CO et de boucan qui commence à envahir voies rapides, rues et ruelles, comme un torrent entre ses galets.

Un banc lui tend ses planches. Il s'y laisse tomber. Il n'est plus très sûr d'avoir bien fait de sortir aujourd'hui... Trop de choses qui remontent. Il s'était pourtant bien promis de ne plus réfléchir, de ne plus se casser la tête sur l'incohérence, de ne plus se soucier. Il se croyait blindé par cette énorme carapace qui en quelque sorte l'encombrait pour marcher mais le mettait à l'abri, comme une tortue. Prendre la forme d'un zéro couché sur le ventre et de temps en temps sortir la tête, regarder, ramper un peu, avec toute l'éternité devant soi pour voir les choses et les formes se digérer dans le gros intestin du monde. Quand on en a assez on peut toujours se livrer à une activité primordiale : uriner par exemple et commencer ainsi à aborder le jour par où on en sent l'impérieux besoin : le chant du monde dans le glouglou d'un vase de nuit. Aux yeux de la tortue, il n'y a rien de dérisoire. Tout est fusion avec l'ensemble des choses. Mou, mobile et plastique est le monde. Pourquoi mettre de l'ordre dans des choses qui a priori n'en ont pas ? La plus grande futilité de la science futile de l'homme est la géométrie, pense Jeannot avec un autre sourire, plus décontracté celui-là. Il vient de penser à Henry Miller, le pur et sain borborygme littéraire. Le steak saignant de la vie... Une quinte de toux l'interrompt.

Un quidam est venu poser ses fesses sur l'extrémité opposée du banc. Et il fume, le porc ! Jeannot, depuis qu'il a arrêté (il y a pourtant longtemps de cela), ne peut plus supporter la fumée du tabac. Tout de suite ses yeux picotent, la tête lui tourne, la migraine lui susurre de fuir. Et c'est ce qu'il fait, c'est au fond ce qu'il a toujours fait.

Tant qu'à faire donc, autant rentrer dans sa lointaine banlieue, autant utiliser ne fût-ce que pour s'en faire quitte, le summum du génie et de la créativité humaine : le moteur à explosion. Il n'y a que l'embarras du choix : ça pète, pétarade, rugit, empeste et agresse de partout. Au

point que les ex-automobilistes, quand ils deviennent piétons, se surprennent à traverser l'asphalte avec des mines (et des hâtes) de gibier.

Or donc Jeannot qui n'a pas envie pour l'heure de se payer le coûteux et égoïste confort d'un taxi porte son choix sur l'arrêt du bus qui arbore fièrement le numéro de la ligne ad hoc. C'est fou !, pense-t-il en se dandinant d'une jambe sur l'autre (parce que son sciatique l'emmerde toujours quand il ne marche pas). Tout fonctionne par numéro : le bus, le téléphone, la banque, la bagnole, la carte d'identité. Pourtant il a un joli nom, Jeannot. Théodoros qu'il s'appelle ! Jeannot Théodoros ! Pour le monde il est pourtant le citoyen 590-0964472-27.

Heureusement qu'à côté on a quand même eu l'humanité d'écrire son nom. Mais Jeannot voit bien que c'est par pure complaisance, par concession à un esprit peu apte encore à la modernité. Dans une génération, il n'y aura plus que les chiffres... et les puces des cartes à ! Il n'a pas le temps de penser plus loin. L'âcre relent de pollution et le vacarme des bielles en chaleur ne laissent aucun doute, le bus est là ! Ça s'ouvre comme une bouche de cachalot et ça l'avale ! Hop ! Et le voilà dans l'odeur caractéristique de la sueur urbaine, du confiné laborieux, des pets d'ados boutonneux et du panier de la ménagère. Pendant que ça roule, pour être certain de bien digérer son contenu, le bus agite icelui à qui mieux mieux ! Jeannot cherche des yeux une place assise... mon œil ! Alors il observe tous ces veaux serrés l'un contre l'autre comme à l'étable. Promiscuité mais pas intimité, loin de là ! Proches, si proches l'un de l'autre qu'on eût pu imaginer je ne sais quel franchissement de tabou, je ne sais quel dépassement de la solitude anxigène, mais bernique ! Ils regardent tous fixement devant eux globulant une pupille la plus inexpressive possible. Les gros surtout ont l'air mal à l'aise. Ils ont beau se ramasser sur leurs quarante-cinq centimètres carrés, ça déborde ! Ils touchent ! Oui ! Ils touchent l'autre ! Transgression quasi pornographique ! Tout leur visage se fait encore plus de marbre pour bien montrer qu'ils n'y sont pour rien et que, de surcroît, faudrait pas s'imaginer... Et comme Jeannot justement ne s'en prive pas et qu'il se marre et que ça se voit, ils sont de plus en plus mal à l'aise, les gros. Jeannot détourne les yeux, il n'est pas cruel. Son regard cherche à s'accrocher ailleurs. Heureusement qu'il y a les pubs. Toujours les mêmes, bon, mais bien utiles quand même.

Et puis les pensées qui reviennent au galop parmi les cahots. Aussi imprévisibles que les bonds d'une tribu de singes. Il revoit tout à coup Pénélope. Elle qu'il avait aimée d'une passion ravageuse et dont la vie l'avait, en un déchirement douloureux, séparé depuis vingt ans. Il n'y avait qu'avec elle que pendant de trop brèves années, il ne s'était pas senti trop étranger, exilé et superfétatoire. Elle qui avait enfin donné un peu de sens aux choses, coloré de joie l'incongru, le déplacé, l'hostile de la vie. Voilà qu'il lui sourit. Et là, planté et tressautant au milieu des zombies, on dirait qu'il sourit aux anges. Il évoque sa voix, ses lèvres, cette grâce vivace. Il savait bien à présent que vivre ensemble avait demandé tellement de chacun qu'aucune place n'était restée pour la vie "normale". Qu'évidemment inéluctable, le quotidien et ses exigences avaient fini par les séparer et les reséparerait encore s'il leur prenait la curieuse idée de ressusciter le passé. Aussi s'était-il fait à l'idée qu'elle existât simplement quelque part, séparée de lui, mais accessible à tout moment par la pensée, distante, disponible et complice.

... Un coup de frein ? Toute la masse humaine a en tout cas oscillé vers l'avant. Solidement accroché à la main courante (où diable court-elle donc ?) Jeannot a encaissé le choc en souplesse. Lui ou plutôt l'admirable machinerie de son corps qui lui permet de rester de longs moments sur pilotage automatique pendant que l'esprit est ailleurs, la main de Pénélope dans la sienne. Tout à ses songes, il n'a d'ailleurs pas vu le bus se vider, stop après stop, ni senti la démarche du monstre se faire plus régulière, plus fluide. En fait, s'il n'avait eu pour destination le terminus de la ligne, il aurait raté son arrêt.

Le voici qui descend du bus et redescend sur terre. On est entre ville et campagne, à la limite de l'urbs tentacularis. Quand il avait acheté sa maison, Jeannot l'avait choisie parce qu'isolée. Aujourd'hui, elle est assaillie de nouvelles constructions et le bled qu'il aimait s'achemine lentement mais sûrement vers des allures de banlieue. « Il faudra déménager », pense Jeannot. Aller plus loin, toujours plus loin, fuir, fuir devant l'invasion des barbares, la colonisation des espaces vierges par les citadins qui fuient la pollution et l'insécurité mais qui, transposant à la campagne leurs habitudes de rats de villes, ne font que déplacer le problème. Bref tout le monde fuit. Jeannot devant les citadins et les citadins devant la ville qui les rattrape sans cesse. Tout en marchant lentement vers son chez lui, Jeannot, que le spectacle des

murs de brique tout frais agace passablement, se dit que finalement toute la civilisation n'est que fuite. Fuite en avant, mais fuite quand même. Dans nos sociétés, aucun problème n'est jamais résolu par la suppression du comportement problème mais par une « solution » qui permet de ne l'éviter qu'en créant de nouveaux problèmes. Par exemple, s'il est un problème patent, c'est bien celui du trafic. On sait bien qu'on va droit dans le mur : pollution et saturation de voies de communication (un des fous rires de Jeannot, c'est quand il voit, au cœur d'un bouchon qui s'éternise, devant son bus, pare-choc contre pare-choc, sur la lunette arrière d'une auto, le célèbre autocollant « ma voiture c'est ma liberté »). Or que fait-on ? On élargit les voies, on perce des tunnels, on multiplie les autoroutes, ce qui inévitablement attirera encore plus de bagnoles. Autre exemple, la mendicité a refait son apparition dans les villes ? Personne ne se demande pourquoi, personne n'y cherche remède... on l'interdit, simplement. Du coup, elle se déplace et on la retrouve ailleurs. Mais pas la moindre amorce de réflexion sur ce qui appauvrit les gens depuis quelque temps et qu'y faire ? On est face à une immigration de moins en moins bien supportée par une population mal informée ? Mais on ne fait strictement rien ou si peu ou si hypocritement pour rendre plus attractifs les pays que fuient les réfugiés dits économiques (économiques pour qui ?). Le terrorisme lui-même... S'est-on demandé pourquoi il rencontre tant d'adeptes ? A-t-on remis en question notre propre terrorisme qui depuis des décennies bien camouflé sous l'appellation « commerce international » affame des populations entières ? Il n'aurait jamais imaginé ça, lui un enfant utopiste de mai 68... Une telle régression, une telle course à l'abîme... Enfin, il ne va pas encore commencer à ruminer, hein ! Ça lui fout des crampes d'estomac et ça ne change rien. Il soupire. Il aspire. Il expire. Profondément. Heureusement le canal de l'Ourthe, ce petit bout d'eau moirée, est toujours à la même place. Ne rigolez pas ! On ne sait rien des choses, dit une lointaine amie de Jeannot et il sait bien qu'elle n'a pas tort, que le plus probable, finalement c'est l'improbable, que vous passez de longs moments de votre précieuse vie à tirer des plans sur la comète, à mettre vos pions en place, à assurer l'avenir, alors qu'un seul soupire du destin vient bouleverser votre dérisoire travail de fourmi, quitte à vous déplacer sans crier gare votre canal ! Vous devez alors aller rechercher au fond de vous-même le meilleur atout pour votre

survie : le redoutable talent d'improvisateur, le don d'acceptation et d'adaptation qui sommeille par bonheur en tout singe humain.

Petite méditation sur l'impermanence, les yeux noyés dans le ciel que reflète la surface à peine changeante (il y a peu de vent à présent).

Mais il n'en a rien à foutre Jeannot aujourd'hui ! Il a d'autres problèmes qu'existentiels. Il y a toute cette putain de journée devant lui qu'il va falloir remplir. Bien sûr la tête va encore gamberger mais ça ne suffit pas ! Il a des fourmis dans les jambes, des sauterelles dans les bras, des mots qui se pressent à la gueule sans trouver d'oreille où se poser. Il bande même !... comme ça, à vide ! C'est insupportable...

Essayez vous verrez !

En fait il hésite... s'il rentre dans sa maison, il va retrouver un havre de paix mais constater rapidement que les murs ne font pas la conversation. Il va aussitôt ressortir par la porte du jardin. Autant faire tout de suite autre chose, n'importe quoi. Quelque chose qui empêche l'ennui de venir s'immiscer insidieusement entre les secondes. Quelque chose qui, en créant le mouvement, crée l'illusion de la vie. Il se souvient bien. Il n'a jamais pu tenir en place. L'école déjà était un supplice ! Et la messe... le pal !

no print, no copy, no modification @ Cercle de la Plume

10 heures

Il est arrivé devant chez lui avec un bus... en toute logique, un autre bus pourrait le mener plus loin. Où ? Peu importe ! Y a-t-il quelque part où aller quand dans le sac de sa tête on transporte son monde ? Au moins un endroit qui distrait le regard. L'idéal serait qu'il l'étonne mais c'est là un plaisir rare et absolu qui ne lui semble pas, à tort ou à raison, à portée de bus. Il fait demi-tour. Marche jusqu'à l'arrêt. Le premier transport sera le bon pourvu qu'il aille dans le bon sens. Mais c'est quoi le "bon sens" ? Autrefois il n'en manquait pas pense-t-il. Aujourd'hui que la lucidité lui a poussé comme un vilain cancer, l'expression "bon sens" le fait pouffer. Le temps de penser tout ça et il est le cul sur une banquette. L'engin cette fois est quasi vide. Juste lui et un petit vieux plongé dans son journal. Peu à peu l'allure s'apaise encore plus que dans sa banlieue. Moins de pschttt exaspérés du compresseur des freins, moins d'arrêts, moins de hoquets et de cahots. Au fur et à mesure, l'espace s'éclaire, les côtés de la route s'aplanissent. On ne roule plus au fond d'une rigole entre des façades mais sur la terre, là où il y a des plantes, de l'air, du ciel et de la respiration. La ville vous trace des itinéraires implicites, la rue est contrainte limitative à deux directions. Ici l'espace s'ouvre. La liberté aussi. Image de l'infini. Joie et angoisse du choix, retour à ce qui fait vraiment la vie. Il a même le choix des arrêts, Jeannot. Mais pourquoi descendre maintenant ? Pourquoi plus tard ? Le « bon sens » n'est là d'aucun secours. Dans cette campagne comme dans la vie, il n'y a plus pour lui de « bon sens ». Il n'y a que du bon plaisir.

Hélas, comment savoir si cet endroit lui fera plaisir puisqu'il en ignore tout. Au fond il sait que la découverte de n'importe quoi suppose une importante composante de plaisir. Alors autant s'en remettre au hasard, c'est-à-dire à l'imprévu : « Je compte quatre arrêts à partir de maintenant et je descends. »

Ce qu'il fait.

Le voilà à flanc de coteau. Instinctivement il cherche à s'éloigner du ruban d'asphalte. Un chemin de terre grimpe longitudinalement sur sa

gauche. Il s'y engage quatre à quatre. C'est caillouteux et grimpeux. Mais le vent a tiédi, le temps s'est miraculeusement éclairci et le soleil d'automne distille cet or vieilli qui nimbe les choses comme s'il était la couleur de l'air. Assorti pour bien faire d'un velours garance, cela ferait penser au luxe bourgeois, Louis-Philippe, fané et délicieusement suranné des théâtres bonbonnières du temps jadis.

Elle était là.

Depuis combien de temps ? Elle semblait dormir en une posture d'abandon de femme amoureuse ou, paradoxalement, d'ivresse. La tête renversée en arrière par dessus le dossier d'un banc public en bois verdâtre, ses longs cheveux bouclés à la blondeur toute artificielle pendant dans les orties, vêtue d'un simple chemisier et d'une ample jupe en vichy bleu et blanc. Par terre traînait un sac en skaï bordeaux, un imperméable mastic.

Jeannot marqua un temps d'arrêt, le regard alerté par la teinte noire des lèvres, par les mégots aux filtres teintés de bleuté sombre qui jonchaient le sol. Il s'approcha, s'assura qu'elle respirait, jeta encore un regard circulaire et ramassa un petit flacon de teinture pour cuir... noir. Il parcourut des yeux une notice fort explicite, sortit son téléphone portable, appela le numéro des secours d'urgence, tenta en vain de ranimer la femme.

... L'ambulance partie, accompagnée de sa clameur d'angoisse à deux notes, il resta là pantois face au banc où il n'osait pas s'asseoir. Un immense respect et une immense tristesse lui agitaient le dedans. À la fin de quel désastre venait-il d'assister ? Des proches avaient déjà tenté de mettre fin à leurs jours. Certains y étaient parvenus. Comme la petite Geneviève qui avait un jour avec un sourire de soulagement sauté par-dessus le parapet du pont de l'autoroute. Mais étrangement l'anonymat de cette femme le remuait encore plus. L'ignorance dans laquelle il était de ce qui avait bien pu la mener au bout de son chemin rendait l'événement encore plus inadmissible. Le suicide affichait son caractère imprévisible, son mystère, son secret concocté dans le silence de l'âme malade et de la tête souffrante. Décidée ainsi et accomplie sous ce soleil impitoyable dans la solitude des prés, la mort lui sautait à la figure. Jusque-là il avait toujours considéré le suicide comme une des portes de sortie bien légitimes que la nature offre à ceux pour qui la vie sur la planète terreur est devenue insupportable.

Au fond, il ne faisait pas la différence entre cette porte-là et celle offerte par l'alcool, par la drogue, par la folie. Mais là, c'était du concret et ça lui criait quelque chose en travers de la figure, quelque chose qu'il ne pouvait admettre.

Un sentiment fraternel et solidaire monta en lui pour cette sœur d'armes. Il était, un peu comme ceux de Verdun ou ceux du Titanic, poursuivis par le « pourquoi pas moi ? » et le « jusqu'à quand ? » Son désespoir à lui le poursuivait aussi et il n'était pas non plus que philosophique. Son mal être, son sentiment d'être né malgré lui là où il n'avait que faire et où il n'avait pas place, c'était dans les tripes qu'il le portait. Plus exactement quelque part au niveau du sternum. Comme un poids, comme une oppression, comme un invisible hématome.

Il se demanda s'il avait bien fait, si, à supposer que les médecins la sortent de là, elle n'allait pas lui en vouloir. Il se rappelait la détente et la joie qui illuminaient le visage d'habitude dépressif de Geneviève quand elle lui avait expliqué en détail son projet. Si bien expliqué et si joyeusement qu'il n'y avait évidemment pas cru. Comme si, à bout de souffrance, on ne pouvait pas voir venir la fin avec gratitude. Pourquoi la société des bipèdes est-elle aussi allergique à l'idée du suicide ? Même le parangon d'amour pour lequel essaie de se faire passer l'Église refuse sa bénédiction à ceux qui ont affiché ainsi leur certitude que la création de Dieu était loupée et que le raté était tel qu'ils refusaient d'y participer plus longtemps.

Il est vrai que la société des bipèdes flippe déjà, du moins en Occident, devant la seule idée de la mort. On n'en parle pas. On la dissimule. On l'expédie. On fait tout pour que tout le monde fasse l'autruche ; pour que sa vie durant l'être humain se croie immortel. On planque les vieux, ces pré-morts, à l'abri des regards et on parque les cancéreux en fin de parcours. Paradoxalement la télé ou les jeux vidéo montrent un meurtre par minute (au moins) mais... sans le sang, sans le vomi, sans les spasmes, sans les tripes qui se répandent ! La mort aseptique, virtuelle, quoi ! Un monde de jeunes éternellement jeunes ; un monde de beaux éternellement beaux ; un monde de forts éternellement forts, d'un dynamisme éternellement dynamique. Le monde de la prothèse mammaire, du mensonge et du faux semblant.

no print, no copy, no modification ©JPleclercq2015

## Onze heures

Ça lui fait penser... au fond... quel âge il a Jeannot ? Et tout de suite le trou, tout de suite le cerveau qui gèle, la pensée qui reste en suspens. Il y a quelques questions comme ça que ses méninges refusent. Souvent quand il s'agit de cerner qui il est. Bien sûr, il a des souvenirs ! Mais il ne connaît pas vraiment son histoire. Il est comme qui dirait dyschronologique. Il n'a pas de points de repères. Seulement des flashes, des trucs qui remontent sous forme d'images. Pour se faire une idée de lui, il doit se regarder dans un miroir. Ce à quoi il voit bien qu'il n'est plus tout jeune. Que les traits s'affaissent un chouïa. Mais ça ne dit rien de précis. Ça l'angoisse cette particularité, cette amnésie ciblée. Il sait par expérience que sa carte d'identité ne lui dira rien non plus. Que, inexplicablement, la date de naissance y est en blanc, que nulle part il ne s'est trouvé, même après moult recherches, d'acte de naissance. Il s'efforce donc de ne pas y penser, d'accepter ça comme une des bizarreries de la vie. Pas de quoi flipper... Il y a des tas de choses qui ne s'expliquent pas et ne s'expliqueront jamais. Par exemple : pourquoi y a-t-il des hommes et des femmes ? Cela n'aurait-il pas été plus simple que chacun soit hermaphrodite et puisse ainsi s'auto-copuler en n'ayant dans le quotidien à supporter que lui-même ? Pourquoi les humains n'ont-ils pas des roues d'origine biologique ? Ça les dispenserait de payer des fortunes pour s'en faire monter des artificielles. Ou encore : pourquoi y a-t-il le jour et puis la nuit ? Ou la nuit et puis le jour ? Pourquoi des noirs des jaunes des blancs ? Pourquoi manger et déféquer, vivre et mourir ? Pourquoi ?... Caprices d'un créateur ? Peut-être ! Mais alors ivre et sadique ! L'image d'un bon dieu des livres de catéchisme de son enfance revu et corrigé par Johnnie Walker, pété comme un ballon, lui fend la pipe. Il se marre Jeannot. Quoi faire d'autre d'ailleurs devant l'humaine condition ? Il a repris sa marche. L'air est sec. Le soleil brille. La journée est devant lui. Il ne va pas se laisser empoisonner par ce qui vient d'arriver. Il a appris, il ne savait pas ça avant, que l'on peut à volonté choisir de penser à quelque chose plutôt qu'à autre chose, que,

moyennant un peu d'exercice, on a le choix. Que, bien sûr, il est difficile de chasser une pensée, voire que c'est impossible puisque pour la chasser, il faut se focaliser dessus, ce qui la renforce ; mais que par contre il est assez aisé de remplacer une idée par une autre, surtout par une qui mobilise l'attention. Il joue donc à faire de l'équilibre sur un mince tronc d'arbre abattu. Il pourrait glisser, se faire mal ou se casser quelque chose... Ça devrait suffire à dissiper l'impression pénible. Et en effet, cela lui réussit et le rend à nouveau disponible à la caresse de l'air.

Dans le pré à côté, il y a des vaches. De ces sempiternelles vaches noires et blanches qu'il a toujours été habitué à voir. Au point qu'en présence d'une vache rousse par exemple, il hésite un instant, pas certain que ce soit vraiment une vache.

Il aime bien les vaches. Il a en commun avec elles toute une histoire d'affection... Des souvenirs de vergers et de pommiers aux écorces granuleuses, aux membres déformés par l'arthrose et le poids annuel des fruits. Des vergers pleins de vaches auxquelles il s'amusait à jouer du Mozart sur une flûte à bec, se plaisant à croire que si tout le troupeau le suivait de son pas lourd et balancé, c'était à cause de la musique et non à cause des pommes dont il garnissait ses poches pour que les plus hardies se risquent à y introduire leur longue langue chaude et râpeuse. Il s'imaginait joueur de flûte de Hameln mais n'était sans doute que flatteur de gourmandise de ruminant.

Cela l'attendrit. Il sort un carnet de sa poche, un vieux, un tout écorné qu'il trimballe partout avec lui, des fois qu'il penserait quelque chose d'exceptionnel qui mériterait l'effort que lui coûte chaque fois l'écriture. Il note ce qui lui danse dans la tête :

oh vaches  
qui lentement paissant  
s'en vont pensant  
plaies et peines  
vachement  
tristes  
il me plaît de vous voir  
ainsi vaguant au pré  
de vagues paysages  
et de dieu sait où  
mais du fond du fond qui sait tout

m'apparaît cette vacherie  
la vie

C'est pas terrible, mais... bon !

Petit sourire d'indulgence encore, juste de lui pour lui. Le soleil est déjà haut mais « Midi roi des étés » n'est pas encore là, il est trop tôt pour aller se caler l'estomac. Que faire à présent ? Il est bien emmerdé Jeannot. Il veut absolument profiter de sa retraite, en profiter à mort. Et voilà qu'avec cet océan de liberté qui s'ouvre devant lui il se sent démuni, désœuvré, sans le moindre projet. Les années de boulot stupide ont laminé ses rêves, éteint ses envies, vidé sa caboche. Il a le fantasme hébété. Il ose à peine s'avouer qu'il s'ennuie. Une consolation émerge de son mental : après tout, faut-il vraiment « faire » quelque chose ? N'est-ce pas justement le conditionnement de ces années de chaîne de galère ? N'est-ce pas que la société valorise l'activité pour mieux s'assurer la rentabilité des ploucs ? Le terrible et paternel : « Qu'as-tu à rester là à ne rien faire ? », prononcé sur un ton de vigoureux reproche est sans doute la phrase qu'il a le plus entendu dans son enfance.

Son enfance... Parlons-en ! Jeannot est toujours stupéfait d'entendre les humains raconter la leur avec moult détails et moult précisions de date. Pour lui, tout est flou, une sorte de clip dont les images seraient entrecoupées de beaucoup de vides et de brouillard. En vérité, et cela ne manque pas de l'étonner un chouïa, il n'a pas le sentiment d'être né. Ses souvenirs les plus lointains remontent sans vraie chronologie à une époque qui est déjà incidents, maladies, révoltes, affrontements, déceptions... la vie quoi.

Jeannot n'aime pas les contraintes. Il va se prouver que rester sans rien faire, il le peut, que c'est son droit. Que personne n'a plus à lui dicter sa conduite, que s'il n'en a pas de plaisir, il aura au moins dit merde à son gendarme intérieur. L'herbe est verte tendre et accueillante... se coucher sur le dos. Rester là à sentir le contact un peu humide de la planète dans ses reins, regarder en face le bleu du ciel, les rares nuages et respirer de tous ses poumons l'odeur de linge fraîchement lavé de ce matin. Il lui semble qu'il se recharge. L'esprit immobile. Toutes choses

tout à coup intensément existantes. Et lui chose parmi les choses.  
Prodigieusement existant aussi.

Simplement respirer.

Il note :

c'est donc cela vivre ?...

suspendu à l'instant

qui s'ouvre comme une porte sur le possible,

comme un premier dessein dans les virtualités du vide, comme

le premier Signe (... d'autres ont dit « le Verbe »)

demain, espace grouillant de vie,

génération du divers

fourmilière du devenir

là où s'épuisent les hommes,

là où s'engendre la souffrance

comme le fruit mûr du réel, comme le suc de la vie

mais dans cette seconde encore

tout existe

plénitude

reliance

et

a

m

o

u

r

Eternité de l'instant qui précède le karma, la multiplicité des choses et l'enchaînement des causes et des effets.

Bien sûr c'est fugitif. Jeannot n'est pas un maître Zen. Seulement quelqu'un d'un peu poète. Mais n'est-ce pas quelque peu la même chose ? D'où lui vient alors très vite cette envie de bouger, cette quasi-impossibilité de rester et de jouir, cette pulsion physique qui met des nœuds dans ses muscles et dans ses nerfs pour l'obliger à se lever, à... oui, à fuir ? Fuir en avant vers nulle part. Même pas soulagé, en proie à un malaise qui lui plombe les épaules, en proie au remords de ne pas

avoir pu rester un moment, au regret de la paix perdue à peine entrevue.

D'ailleurs, regarder trop longtemps le saphir bleu du ciel fait germer dans la tête de drôles d'idées. Etrange phénomène que la mémoire, mère de la conscience d'être et génitrice, avec son cousin le pressentiment, de toute souffrance ! Regarder en arrière crée l'illusion d'un sens, d'une évolution d'un point vers un autre, donc d'une raison d'être... positive cela va de soi, sinon il faudrait regarder l'absurde dans les yeux et ça, c'est pour presque tout le monde impossible à soutenir plus de quelques secondes ! C'est sans doute pourquoi, pour l'humain, à part le suicide, il n'y a d'autre alternative à la lucidité impitoyable que les drogues. Qu'on les nomme ainsi ou « alcool », « travail », « avoir », « esthétique », « amour », « sublimation », « sagesse » ou « religion ».

Et si lui il était d'une autre race ? S'il était de ceux qui ont voulu regarder le soleil en face, soutenir la vue de l'insoutenable ?

Et s'il portait ce gène récessif cher au Laborit de « L'éloge de la fuite » ? Et si c'était cela justement qui lui avait fait mener une autre vie, une vie aux couleurs de ce que les terriens, les vrais, appellent échec ; toute enrichie pourtant de la plongée dans la souffrance et dans la renaissance ? Une descente aux enfers pour avoir le droit de convoquer, le temps fugitif d'une existence, une alternative potentielle au comportement habituel du singe humain. Comme le sixième rat du labo de Laborit, le malpropre, le banni, le mal lavé, l'inadapté porteur pourtant génétiquement de cet « autre chose » auquel l'humanité aura peut-être recours un jour, quand elle se décidera à mettre fin à la fascination de l'avoir, à l'avidité, au profit, à l'exploitation du rat par le rat.

... Dans dix mille ans ?

Ce cogitant (il se le reproche un peu), il est toujours dans l'herbe, dans son face à face interpellant avec le bleu métaphysique du ciel. Ça y est... ça dérape encore ! Contre toute attente des souvenirs très anciens remontent. Comme des photos oubliées qui ne le concerneraient pas vraiment mais dont l'évocation cependant l'angoisse.

Il a quel âge là sur ce cliché mental ? Il ne sait pas. Il est, il a toujours été complètement dyschronologique, je l'ai déjà dit. Mais il est petit, très petit. Peut-être cinq ans, six ans ? Il est déjà seul, séparé des choses et des êtres par une sorte d'écran. Ça ne l'étonne pas. C'est

normal. Ça a toujours été comme ça. Le parquet ciré luit, découpé par les traces mates qu'a laissées un fox-trot. Du coup, l'enfilade des pièces de ce rez-de-chaussée petit-bourgeois prend des profondeurs de petit Versailles. Tout au bout de la lumière, là-bas, un écho de phonographe, du jazz ripoliné à la Benny Goodman, et, scindant les rayons de clarté tombés de la mousseline des fenêtres, le mouvement cisailé des jambes adultes en bas nylon qui battent le swing. Tout à l'heure elles s'agiteront sur Fats Waller. Ça le fascine mais il mesure la distance qui le sépare d'eux, de cet œuf clos dont une coquille translucide l'isole et dans lequel il voudrait tant être lui aussi tout normalement chez lui.

Comment participer de si loin ? Du dehors en fait. Il y a ce liquide de fête, doré et parfumé qui traîne au fond de quelques verres. Y porter les lèvres en cachette, dans un geste de nourrisson, pour décréter, en dilettante gourmand : celui-ci est doux, celui-là un peu amer et épicé. Variété des saveurs et des couleurs mais unicité de la chaleur qui, montant d'un repli de l'intérieur fait fondre la coquille, rapproche de la fête des autres ; liquide initiatique qui permet une sorte de fusion imaginaire avec l'univers des "grands", la sortie onirique de la solitude. Il lui semble qu'il ressent même leur propre griserie. Du moins celle qu'il imagine qu'ils ressentent. Un trouble délicieux lui détend la méninge. Il le retrouvera plus tard à chaque tentative d'intégration dans un groupe d'autres qu'il huilera du même Saint Chrême et qui lui procurera la convivialité mythique dont il lui faut hélas se contenter. Éternel émigré. Comment en être en n'en étant pas ? Se déguiser. C'est ce que l'alcool lui a permis toute une partie de son âge d'homme. Faire semblant de jouer leur jeu, d'être des leurs. Application affinée de cette découverte d'enfance faite au fond des verres et dans les volutes des mégots rallumés, parmi les reliquats de la fête des autres... efficace et triste stratégie mise au point peu à peu pour faire par la suite face aux éducateurs, aux pédagogues, aux « dresseurs de conscience », finalement au flic intérieur par eux installé.

Répétition d'une vaine et maladroite tentative de gommer la douleur de la différence, de fuir le fait d'être de ceux qui n'ont personne et qui sont de nulle part.

Aujourd'hui non seulement cette différence ne le dérange plus mais il la revendique, il s'en poulèche. Il sait qu'elle lui fournit l'œil

observateur et non impliqué qui lui permet de jeter un regard désabusé, ironique et cependant compatissant sur lui et sur ces étranges « normaux ». Aujourd'hui qu'il y a entre lui et lui toute la distance de son chemin, qu'il s'accepte, qu'il s'aime bien, il voit sans regret cette scène de théâtre qui lui est définitivement étrangère et sur laquelle il n'a plus envie de monter. Aujourd'hui, le monde n'est plus qu'un grand cirque... Il a soudain envie d'embrasser le soleil !

N'empêche. C'est étrange qu'une sensation puisse ainsi poursuivre quelqu'un jusqu'à l'âge mûr. Générer une sorte de fil rouge du destin qui va sélectionner les souffrances, les organiser peu à peu pour en faire un concerto accordé une fois pour toute dans une tonalité bien précise ; qui en colorera tout le déroulement et qui, in fine, conditionnera le style de toute l'aventure. Jeannot, lui, est accordé « solitude », « exil », « étranger ». Il le sait. Depuis qu'il l'a accepté, Jeannot respire. Il sent derrière lui un tout cohérent, une histoire, un roman, une aventure. C'est même ce qui l'a sauvé parfois de la tentation d'en finir. Un désir intense de vouloir connaître la suite de sa saga, une immense curiosité qui lui permet de regarder en face les pires côtés de la planète. Le seul sens qu'il ait pu trouver à ce monde déboussolé, à la condition absurde des humains c'est ce goût inextinguible de l'aventure. Parce qu'enfin, il y a définitivement des questions sans réponse et parmi elles quelques-unes qui sont métaphysiquement angoissantes.

Jeannot sait tout ça, lui qui, adolescent, s'est nourri des interrogations des existentialistes et n'a trouvé pour y répondre que Saint-Exupéry. Cela l'aide même à accepter avec le sourire son entrée dans ce qu'on appelle par un euphémisme ridicule « le troisième âge »... Ça fait bien, ça sonne un peu comme « moyen-âge » et ça laisse espérer un hypothétique quatrième âge. Pourquoi ne pas dire « vieillesse » tout simplement ? Parce que ça effraie, parce qu'une fois de plus on ne veut pas regarder les choses en face ? Signe des temps ! Ne dit-on pas aujourd'hui « technicienne de surface » à la place de « femme d'ouvrage », « non-voyant » à la place d' « aveugle », une « malentendante » à la place d'une « sourde »... ad libitum !

La vieillesse, on le sait pourtant, est une antichambre plus ou moins vaste de la mort. En quoi elle ne diffère pas de la jeunesse puisqu'aussi bien nous rentrons dans cette antichambre à la naissance. Simple affaire de temps avec à la clé un truc difficile à avaler. Il lui a toujours

paru que peu importait qu'un événement redouté se passe le lundi ou le mardi, parce que cela ne change en rien la pénibilité de la chose et qu'elle possède ainsi une sorte de caractère d'omnitemporalité. Pourtant, il y pensait encore il n'y a pas si longtemps, l'interdiction d'évoquer la vieillesse et la mort sont les deux tabous les mieux observés dans les sociétés occidentales. Les morts sont expédiés avec le minimum de formalités, généralement loin de chez eux puisque morts à l'hôpital et ensuite exilés au « funérarium » pour ne pas gêner les vivants. La durée du deuil est réduite au strict minimum pour ne pas empiéter sur la productivité des héritiers putatifs et la fête des morts s'est stupidement muée en une commerciale et infantile fête des fantômes ! Il est par conséquent du dernier mauvais goût de parler de son décès et même de sa vieillesse. Faites le test ! On vous répondra avec une certaine sécheresse que la vieillesse c'est dans la tête. Que si vous cessiez de vous lamenter sur votre sort vous resteriez plus jeune, et que la mort... ben, il sera toujours temps d'y penser quand elle sera là et que par conséquent on ne pourra plus penser.

Il se marre encore à l'intérieur Jeannot, et ce rire silencieux lui fait bouger les côtes ! Il sent bien lui que c'est pas dans sa tête (quoique la mémoire, parfois...) mais bien dans son cœur infarctusé, dans sa colonne vertébrale qui part en quenouille, dans son bide qui s'épanouit, dans sa libido qui se barre, dans l'étrécissement lent mais constant de sa motricité, dans le repli de son univers, dans l'amointrissement des risques qu'il peut se permettre de prendre qu'il vieillit. Ce que ne peuvent pas savoir les « civils » (il appelle ainsi les ploucs « normaux ») c'est qu'à défaut de s'en foutre, il s'y intéresse. Que c'est encore du nouveau à explorer et donc en tant que tel, pour lui, motivant. C'est vrai que le corps auquel jusque-là on n'a guère fait attention parce que comme une bagnole japonaise il ne demandait qu'un minimum de carburant et d'entretien, tout à coup se rappelle à notre bon souvenir par ses pannes de plus en plus rapprochées et sollicite une part d'attention grandissante. Si bien qu'il devient aisé de se gausser de ces vieux qui n'ont plus pour seul sujet de conversation que les maux divers dont ils sont affligés ; tout naturellement centrés qu'ils deviennent pourtant sur l'emploi à temps plein que devient leur survie. On les dit égoïstes et égocentriques alors qu'ils ne font que mobiliser leur énergie là où elle est devenue la plus nécessaire. C'est l'âge où l'on dit que « notre corps nous trahit ». Quelle ingratitude

pour ce pauvre mulet qui a porté nos fardeaux toute notre vie et à qui nous en avons fait voir de toutes les couleurs. Peut-être qu'en se détachant de tout au point de se détacher aussi du désir de survivre on peut échapper à l'enfermement souffrant qui guette ? Peut-être que, comme le reste de la vie, la vieillesse peut être une sorte de jeu, un dernier chapitre du roman, celui du dénouement auquel on aspire fébrilement pendant la lecture des épisodes précédents ? Peut-être pour vivre encore un peu et surtout vivre encore un peu « bien », faut-il accepter, viscéralement, de mourir ? N'empêche qu'on a sur le dos le poids de toute une histoire, c'est pourquoi sans doute certains vieux se tassent, se voûtent, semblent s'enfermer avec leurs souvenirs. L'être lui, à l'intérieur pourtant, est intact et, parce que débarrassé enfin de toute illusion, prêt à brûler, à s'enflammer par pure ludicité.

Mais qui prend les vieux au sérieux ? Qui ne les regarde pas à juste titre comme les enfants qu'ils sont redevenus, que chacun de nous ne cesse d'être mais qu'il passe son existence à cacher ? Il ne se sent pas encore un vrai vieux, Jeannot. En tout cas il a envie de profiter à fond de ce qui se présentera de surcroît.

no print, no copy, no modification

## Midi

Donc, le dos dans l'herbe, il sent dans ses reins vibrer la terre. Il sent, physiquement, cette force de la mère, cette pulsion vers la vie qui l'a amené à fleurir là, à s'incarner, comme un bourgeon, comme un bouton d'acné sur la planète. Et ne voilà-t-il pas que d'une maison qu'il ne voit pas parviennent à ses oreilles quelques mesures du requiem allemand de Brahms. Les notes défilent au rythme des nuages, portées puis atténuées par le vent. Jeannot a une pensée reconnaissante pour le plaisir à lui procuré par un anonyme qui au loin se matraque les tympans, sans doute en plein transport émotionnel, en pleine extase mystique. Alors qu'ici, de loin, parmi les pissenlits et les cardamines, cela ressemble paradoxalement à un hymne à la création et à la joie d'être de chair et d'os.

Il lui remonte tout à coup pourtant une brîbe du scrupule : a-t-il « bien » fait de tenter de sauver cette suicidée ? Ça recommence ! C'est fou ce que son mental saisit à pleines pognes les moindres occases de délire ! C'est quoi « bien » ? C'est quoi « mal » ?

Ce n'est pas parce que la question est banale qu'elle manque d'intérêt. Cette fois, au lieu d'une analyse crue, ce qui lui monte à l'esprit, ce sont des images-souvenirs. Une curieuse expérience en fait. Il était un enfant pieux. Exagérément disaient certains. Pour le plus grand plaisir de sa mère qui, pour conforter une déjà longue tradition familiale, le voyait déjà en ecclésiastique. Il est vrai que l'ambiance des églises, les orgues, l'encens, les rituels, les chants, tout cela lui remuait à fond l'émotionnel. Qu'une certaine hypersensibilité y trouvait son pain. Que la mystique s'installait en lui via son côté sentimental. Que quand en chaire on parlait d'amour, son cœur se gonflait, sa générosité s'exaltait, que les larmes lui montaient aux yeux et qu'il était bien persuadé, jusque dans sa chair, de l'absolue nécessité de cette charité que les chrétiens ne pouvaient manquer de mettre au dessus de toutes les autres contingences, leur vie propre y compris, à l'exemple du Christ.

Un jour donc, à la sortie d'un prêche où le prêtre avait su particulièrement caresser sa fibre altruiste, son regard tombe sur un mendiant. Pas un simple mendiant, non. Un mendiant encore plus apitoyant qu'un autre puisque le corps affecté de mouvements incontrôlés, l'écume aux lèvres, le regard affolé. Il revoit la scène, Jeannot. Avec acuité. Il doit se déplacer un peu vers la droite en marchant quasiment sur les pieds de quelqu'un pour se rapprocher de ce personnage qui le fascine, l'attire et l'effraie un peu. Il va, il sait qu'il va lui donner quelque chose de très précieux. Quelque chose qui sera précieux pour lui mais qui était précieux aussi aux yeux de Jeannot pour d'autres raisons : son cadeau d'anniversaire reçu ce matin même, une superbe pièce neuve de cent francs, une de celle qu'on lui laissait la journée avant de la faire disparaître dans une tirelire en porcelaine. Un geste furtif, c'est fait. Il fuit déjà. « Que ta main gauche ignore ce que fait ta main droite. » Surtout ne pas gâcher ça par de l'autosatisfaction, par de l'orgueil. Surtout ne pas subir les remerciements porteurs de gêne. Mais grande douceur intérieure d'avoir à sa façon suivi les traces de Jésus.

Quand même, il se disait qu'il en avait bouché un coin à son père et sa mère et il ne pouvait se défendre de l'attente des compliments. Et puis, là, tout à coup, l'horreur ! A peine hors de vue de la foule bigote, l'engueulade ! La vraie, la violente, la haineuse ! Et l'apprentissage à ses dépens qu'il y avait pour de grands chrétiens des valeurs plus importantes que la compassion, qu'elles pouvaient se chiffrer, qu'on n'était pas assez riches pour donner, qu'il y avait de l'inconscience à ne même pas savoir ce que ferait ce malheureux d'une pareille somme, qu'il y en avait tant qui allaient les boire ! Et que la chorée de Huntington dont il entendait parler pour la première fois était peut-être bien le résultat d'une quelconque inconduite.

Le soir de ce jour-là, Jeannot avait comme une fissure à l'âme et à la conscience. Un premier doute quant à la confiance qu'il pouvait faire aux adultes. Un premier soupçon qu'on la lui baillait belle avec les mises en scènes édifiantes et les récits évangéliques. Une première certitude que quoi qu'il arrive par la suite, il ne serait pas comme eux. Une intuition qu'il lui faudrait désormais cacher cet élan vers le malheur de l'autre, dissimuler sa sensibilité, camoufler ses émotions. Depuis il n'a pas fini de se méfier des mots « Amour », « Pardon », « Charité » et de tout ce vocabulaire caloto-catéchistique. Pas fini de

se méfier aussi des donneurs de leçon, des éducateurs et de toute forme d'autorité. Et il avait bien raison, Jeannot, parce que par la suite, ça s'est bien confirmé que tout ce beau monde était adepte du double langage, de la promesse non tenue, de la carotte à Martin et du miroir aux alouettes. Peut-être même que, plus petit, il s'en était déjà douté que cet univers n'était qu'un cruel jeu d'apparences.

Un autre souvenir en effet lui remonte. Il est encore plus petit. Un âge où ses deux sœurs, chargées de l'emmenner dans tous leurs déplacements se le refilaient à tour de rôle. Les bras de l'une... les bras de l'autre... et finalement ce petit siège en toile où on l'asseyait entre les deux poignées balancées à bout de bras par les deux donzelles. Le paradis quoi ! Mais ce jour-là... la cata !

« T'es trop grand maintenant ! »... Quelle épouvante !

Ainsi donc on pouvait grandir, entrer dans le monde des adultes, devenir comme eux, perdre non seulement le pouvoir, les privilèges mais aussi les rêves de l'enfance. Malgré la scène de désespoir savamment orchestrée par Jeannot, l'inébranlabilité de la grève des deux porteuses et l'engin déposé à même les pavés le prouvait, c'était inéluctable !

Longtemps plus tard, Jeannot s'est dit que c'est ce jour-là que s'est enclenchée chez lui la fatalité alcoolique. Que c'est ce jour-là qu'il s'est inconsciemment juré de faire n'importe quoi pour ne pas grandir, pour se masquer cette insupportable planète-là.

C'est pas tout ça ! Quelque part, un peu plus bas qu'entre les côtes et le sternum, ça gargouille, ça tiraille, la tripe s'agite. Il est passé midi, bon dieu ! Et tant qu'à présent on est encore sur cette planète où il faut manger ou être mangé. Hélas ! Il est en plein bled. Il aurait bien fêté sa retraite toute neuve dans un petit resto sympa. Mais voilà...un vrai désert gastronomique ! Même pas un fritkot ou un faste ( ? ) foudé à l'horizon.

C'était bien beau, cette escapade confiée au hasard et à l'improvisation, mais un peu de prévoyance n'eût pas nui ! Il se le reproche... à moitié ! Parce qu'enfin prévoir lui a toujours paru une contrainte insupportable. A l'école quand on bassinait La Fontaine aux potaches, il était toujours du côté de la cigale. La fourmi lui foutait les boules avec ses airs sentencieux et insupportables de « je l'avais bien dit », de premier de classe, de fayot et de lèche-cul. La fourmi c'était l'ordre social :

« travail-famille-patrie », économie financière, mesquinerie de la tête et du cul et toutes ces vertus bourgeoises que, pour les avoir vues de près et à l'œuvre, il compissait. Toute sa vie il s'était efforcé d'y opposer truculence, improvisation fulgurante, absence de calcul, spontanéité, ouverture, générosité, créativité. Le mouvement contre le statique, le risque contre la peur, la vie contre la mort. La vie est changement permanent. L'imprévu est la vie. La vie c'est l'imprévu. Jamais il n'aurait voulu être un de ces hamsters avides d'avoir et de conserver. Le seul mot de conserve, d'ailleurs, le faisait gerber et ce n'était pas seulement par allergie gastronomique ! Futile illusion que ce substantif dont le temps un jour ou l'autre viendra de toute façon à bout. Conserve périmée d'avance donc, momie et poussière.

Mais ce n'est pas simplement par respect pour la réalité de l'impermanence que Jeannot se gausse de ces vaines tentatives de contrôle, c'est parce que sans ce grand et imprévisible remue-bordel qui meut la vie, qu'est-ce qu'elle serait ennuyeuse ! Tout prévoir, pallier tout... et puis quoi ? Contempler immobile et stérile le morne défilé des jours, jusqu'à l'ultime congélation, l'immobilisation définitive ?

Personne, fors les quelques originaux qui liront ce livre, ne supporterait plus de trois pages un roman où il n'arrive strictement rien au héros. L'intérêt s'éveille au contraire quand se pointent les emmerdements, et le héros est alors d'autant plus héros que les emmerdements sont incommensurables et qu'il en vient à bout à force justement d'astuce et de créativité mais aussi d'une belle dose de stress. C'est-à-dire en prenant le destin à son propre jeu, en étant plus imprévisible encore que lui. Pourtant monsieur tout le monde a un besoin maladif de "prévoir". Il suffit d'ouvrir un petit journal « toutes boîtes » à la rubrique « voyance » ou « horoscope » pour être fixé sur la persistance des angoisses du quidam lambda confronté, souvent par le biais de la météo, à la déconvenue des certitudes « scientifiques ». Jeannot, lui, a toujours refusé même de lire son horoscope ; non pas parce qu'il n'y croit pas mais pour ne pas se gâcher le plaisir.

Ouais on voit venir l'objection : l'imprévu ce n'est pas toujours bien, souvent ça fait mal. Curieux ! Statistiquement cela devrait faire cinquante/cinquante. Et bien non, pour les gens – par indulgence et pour ne pas être insultants, nous cesserons de dire « les cons » –, pour les gens donc, la probabilité de la tuile est bien plus grande que la

probabilité d'une heureuse surprise ; sans doute parce qu'ils ne voient arriver que ce qu'ils redoutaient ; sans doute parce que si une joie n'est pas un scoop, elle ne compte pas ; sans doute parce qu'un superbe coucher de soleil au détour d'une forêt n'a pas dans leur bulbe mental une importance capable de contrebalancer la contredanse du matin. (J'entends déjà gueuler la fourmi là !).

Et c'est bien ça le problème, ce qui nous arrive de chouette n'est chouette que s'il était désiré et fortement attendu. Ce qui exclut la surprise. La surprise de gagner une grosse somme au Lotto en est-elle une alors que nous l'avons rêvé mille fois ?

Et voilà que son mental errant lui remet le nez dessus : c'est quoi « bien », c'est quoi « mal » ?

« Bien », c'est ce qui me convient, c'est ce qui rentre dans mon plan philosophique, religieux mais aussi dans mes plus sordides envies. « Mal », c'est ce qui ne me convient pas.

Du point de vue de Sirius, ce n'est pas bien sérieux. Qui connaît le projet à long terme de l'univers, à part les quelques clowns qui sont certains qu'un Dieu anthropomorphique le leur a décrit expressément et par lettre recommandée ? Quel amoureux des landes et des forêts n'est pas choqué par cette loi de la nature dont il s'obstine souvent à ne pas voir les manifestations de la plus féroce cruauté ? Et qui, dans sa vie même, connaît les effets à long terme d'un « mal » qui se révélera peut-être à l'usage générateur d'un « bien » ? Dans la grande roue des causes et des effets bien et mal jouent ensemble à chat perché. Est « bien » finalement ce qui comble notre désir. L'ennui c'est que notre désir recule au fur et à mesure que nous tentons de le combler. Toute la civilisation occidentale est en train d'en crever, dans une course folle à la satisfaction du désir basée sur la « croissance ». Croissance de quoi ? Des besoins parbleu ! De l'avidité ! Avoir parce qu'on ne sait plus être. Confondre plaisir et bonheur. Boire sans soif, pour le seul plaisir d'engouffrer. Cela parle à ses souvenirs d'alcool.

Jeannot sourit une fois de plus dans son for intérieur. Sa faim, là au creux de l'estomac, c'est un vrai besoin, mais... une voiture ? La télé ? Un smartphone ? Cela a-t-il jamais augmenté le bonheur des gens ? Ceux qui, ayant été plus retors que les autres, sont nantis, sont-ils plus authentiquement heureux que ceux qu'ils ont dépouillés ? Un plouc d'une tribu indienne d'Amazonie, une fois ses besoins de base

satisfaits et tant qu'on ne lui en crée pas de toutes pièces de nouveaux, est-il plus malheureux que le citoyen du monde riche ? Et on passe sur le fait que lui au moins ne scie pas la branche sur laquelle il est assis. Jeannot se dit, et ce n'est pas la première fois, que le faible pourcentage de gènes qui nous séparent du chimpanzé ne nous empêche pas d'avoir des comportements similaires, à peine transposés. Nous adorons les jouets et nous jouons jusqu'à devenir dépendants du jeu. Dans une journée de travail puis de loisirs à l'occidentale, quand un être humain a-t-il la disponibilité de s'arrêter face à lui-même, et tout à coup, stoppant la fuite en avant, de constater vraiment où il est et ce qu'il fait ? Bien sûr, parfois ça lui saute à la figure au moment le plus inattendu... C'est ce qui fait le fonds de commerce des psys !

Cette fois ça gargouille vachement. Dans le bus qu'il s'est résigné faute de mieux à reprendre en sens inverse, il y a du monde. Pressuré entre les mamelles géantes et exocrines d'une mémère qui sent le chat (enfin, le bac à chat) et la naphtaline revêche du veston d'un vieux pépé tabagique, Jeannot guette le prochain distributeur de victuailles. Il avait vaguement projeté un repas fin, générateur de plaisir, dans un bon petit resto mais, vu l'urgence, la première gargote fera l'affaire. En se haussant sur la pointe des pieds pour s'extraire de la forêt des têtes dodelinant au gré des cahots, il lui semble apercevoir, au bord de la Vesdre, une terrasse et quelques sièges en rotin ; le tout surmonté d'une enseigne : « A la faim de loup »... Ça tombe bien ! Comme un homme enlisé dans la boue, il jette le tronc en avant afin de repousser de part et d'autre les viandes diverses qui sont agglutinées là... tend désespérément le bras et finit par atteindre le bouton salvateur de demande d'arrêt. Il a de la chance. Le conteneur à humains s'arrête pile. Évidemment, sortir de là est une autre affaire qui ne se fait pas sans excuses, jurons, insultes et écrasements d'arpions. D'ailleurs le bus ne le « dépose » pas... en fait il l'éructe comme un pet.

Soulagement. Inspiration par le nez tout surpris d'abandonner le parfum sui generis et la fétidité. Expiration pour détendre les muscles de la cage thoracique. Il est où ce becquetoir ?

Ben là, justement...un peu plus bas. Jeannot pénètre. C'est désert.

– Y a quelqu'un ?

(Tiens c'est la première fois que vous entendez sa voix, à Jeannot !)

Une autre voix tombe morne de la porte dont on peut supposer qu'elle est celle des cuisines :

– Forcément !

Pourquoi « forcément » ?...

Parce que forcément, derrière la porte d'une cuisine doit s'agiter un cuisinier ! Celui-là n'est pas très agité, il a même l'air de s'emmerder ferme, et, comme Jeannot peut en juger dès qu'il daigne montrer sa trombine, il ne considère pas l'arrivée de ce seul et unique client comme une aubaine.

– C'est pourquoi ?

Incroyable ! Que viendrait-il faire en ce lieu dont la bouffe est la raison d'être ? L'accueil lui coupe l'inspiration à Jeannot, mais pas la faim. Alors, d'un geste énergique et suggestif, avec le pouce et l'index joints, il désigne sa bouche. Geste efficace. Au bout d'un moment, une carte dont on ne compte plus les heures de vol atterrit sur la table derrière laquelle il a fini par s'asseoir.

Echaudé il la parcourt d'un œil vague. Rien ne le tente plus vraiment. Pour lui, la cuisine est un art dont sont définitivement exclus les malpolis, les marchands de soupe et de fastes foudes. Manger utilitaire, ça le dépasse. Il y a si peu de choses qui puissent un peu compenser l'inconfortable, la dramatique et dérisoire condition humaine. Si peu d'hameçons pour faire avaler toute une vie de frustrations et de déconvenues. Si peu de sources de plaisirs innocents qui ne créent pas à échéance de la souffrance ! Dire du mal de son voisin, par exemple, est source de plaisir mais générateur de conflit. Tandis que s'extasier devant cette superbe invention du génie humain qu'est un vrai canard laqué à la pékinoise n'a jamais fait de mal à personne. Copuler non plus d'ailleurs... tout est dans la manière et dans les circonstances. Il est étonnant que ce soit les deux sources les plus primitives de plaisir, celles qui mettent en émoi le plus directement nos catécholamines, endorphines et dopamine ; celles qui sont les plus proches de la nature animale, qui donnent le plus à l'homme l'envie de les raffiner, de les complexifier, de les civiliser pour en tirer plus encore de plaisir, plus encore d'esbaudissement des sens. Bref, c'est sur ses instincts primaires que l'homme construit cette fameuse « culture » qui le distinguerait de l'animal. Seul les animaux et les humains incultes « baisent » et « bouffent » ! Les raffinés, eux,

se livrent à la gastronomie (ce qui étymologiquement veut pourtant platement dire : les choses de l'estomac), et « font l'amour ».

Dans sa rêverie devant la carte, Jeannot sursaute en son lui-même. Parce qu'enfin, quelle stupide expression !

D'abord, qu'est-ce que l' « amour » ? Le mot est usé jusqu'à la corde, galvaudé, mis à toutes les sauces. Le français est parfois d'une pauvreté navrante quand il s'agit d'exprimer autre chose que l'articulation des concepts, que la logique du mental. Ensuite, quelle curiosité, quelle acrobatie que vouloir « faire » un sentiment. Où alors l'amour n'est pas un sentiment mais bien l'acte sexuel. Et paf ! Tout un pan de la littérature qui s'effondre ! Tous les romans d'amour, tous les films d'amour, les lettres passionnées, les violons, soudain classés X ! Lamartine pornographe ! Tristan et Yseult au donjon ! Roméo mac de Juliette ! L'idée l'amuse Jeannot ! Elle l'amuse vraiment. Ça se voit dans l'œil courroucé du gargotier qui lâche sur un ton peu amène :

– Vous avez choisi ?

Bien sûr qu'il a choisi... ou qu'il s'en est donné l'illusion vu l'indigence de la carte. Il a choisi de l'index, sans un mot. Docile, le préposé aux fourneaux retourne illico dans son antre. Que faire en attendant sinon contempler la dentelle jaunie qui tapisse la fenêtre comme une toile de vieille araignée... et... penser bien sûr, puisque paraît-il cela nous rend supérieur à l'éléphant et au crocodile ? Où en était-il ? Ah oui... les instincts ! Ces mêmes instincts sur lesquels on construit l'Art et la Spiritualité ! Par exemple, pour lui, il y a et la bouffe et la cuisine, et ce sont deux mondes différents. L'un est le terne quotidien de la tartine et l'autre, le créatif, le savoureux, le paradisiaque... celui qui flatte l'esprit par le biais des papilles. L'esprit ? Que dis-je ? L'âme ! La gastronomie en tant que sadhana ? Pourquoi pas ? Ça le fait sourire encore ! L'ascèse en effet, n'est pas son truc. Le fakir et la planche à clous non plus. Par contre, la délectation palatale, comme le coït, peuvent le mener à une extase non pas simplement sensuelle mais à une expérience directe de la non-dualité, du fusionnel jouissif avec les choses.

En guise d'extase, aujourd'hui, il faudra se contenter des moules frites. Si elles sont bien faites, sans conduire au Nirvana, elles peuvent quand même initier une impression de plénitude béate de l'estomac et ce n'est pas à négliger.

Le maître-queux resurgit de son antre :

– Un apéritif ?

(Non pas : « Monsieur prendra-t-il un apéritif ? », il tient sans doute à souligner sans ambages que sa mangeoire n'a rien d'étoilé au Michelin.)

– Non merci

– Et avec les moules ce sera ?

– De l'eau gazeuse, s'il vous plaît

Ça ça l'achève, le mitron ! Des moules sans même une bière ?

Avec de l'eau ? Incrédule, il lance un coup d'œil inquisiteur et suspicieux à Jeannot sans doute pour s'assurer qu'il n'est pas musulman.

La justification que se sent obligé de donner Jeannot le décoiffe encore plus :

– Vous savez, je suis bouddhiste.

Le bougnat bée.

C'est donc insuffisant pour lui faire comprendre. Alors, un rien provocateur il complète :

– Et alcoolique !

Intégralement démonté le marineur de moules ! Persuadé que Jeannot se fout de lui, il ronchonne quelque chose et rentre dans sa cuisine.

Qu'il aille surveiller ses bivalves !

Jeannot, lui, sourit toujours. Il voit bien encore une fois qu'avec les humains, la vérité est corrosive. En fait les gens n'aiment pas la vérité. La réalité non plus d'ailleurs qui est maman de la vérité. Les humains ont toujours préféré le merveilleux, la fable, le rêve, la supposition, l'espoir, les religions et les idéologies. Tout ce qui est là pour faire croire que tout va très bien. Ou plutôt, que tout ira mieux dans un éternel demain. Le plouc lambda considère que tout ira mieux « quand... ». Sans réaliser le moins du monde qu'après ce « quand » il y en aura d'autres, une infinie kyrielle d'autres « quand » jusqu'au point final. Mieux ! Il est souvent convaincu que la mort n'est pas le point final. Qu'en dépit de l'évidence, une fois de plus, cela ira mieux « après ». La pensée de son anéantissement le terrorise. Son minuscule ego est tout ce qui lui reste. Alors, il ne peut pas disparaître comme ça ! C'est inacceptable ! Et parce que la réalité l'est, une fois encore, le rêve devient la réalité. Le merveilleux devient la certitude, la foi. Quant aux contradictions logiques, chacun sait qu'avec quelques habiles entourloupes, on peut en venir à bout. Par exemple celle qui,

lors de son transfert d'Orient en Occident, a transformé la malédiction de la réincarnation en espoir plus ou moins avoué de survie. L'entourloupe suprême, elle, sera évidemment d'expliquer au vilain sceptique rationaliste que la raison, justement et définitivement, n'a rien à voir avec tout ça.

Jeannot se sent bien, là dans cette pièce pas très éclairée.

Juste assez pour voir en soi-même. Il sait que sa méditation dépend du temps de cuisson des mytilidés. Alors il en remet une couche : toute la conception du bonheur qui fait courir ses congénères est du même tonneau. Leur bonheur est conditionnel. Il se confond avec les événements qui leur sont favorables. Curieusement, l'esthétique aussi ! En occident, le beau ne se différencie pas du bon. En tout cas, il doit être inoffensif. A priori, un chat c'est beau... sauf quand il est réduit en bouillie et les tripes à l'air sur l'asphalte. Est-ce bien sérieux ? Le beau, le bien, est-ce seulement le printemps, les fleurs, la jeunesse, le chant des petits oiseaux ? Le beau et le bonheur ne sont-ils pas « par-delà », définitivement distincts du plaisir ? Il pense à Nietzsche évidemment. Un peu à Comte-Sponville aussi, si décevante que soit son éthique. À Camus. À toute cette famille de malotrus qui ont préservé la lucidité comme valeur fondatrice du bonheur !

Un matou traverse le parquet, ondulant et suave. Il s'assied, regarde Jeannot dans les yeux. Et Jeannot abandonne tout discours. Il plonge dans ce regard, il s'y perd, s'y dissout. Il sourit aux anges... un grand bien-être...

La porte à deux battants bat. C'est sa nature. Cela le fait sursauter. Il atterrit. La casserole fumante aussi. Jeannot pense : « Pourvu qu'il ait mis assez de céleri ». Il déteste les moules casserole dont le suave bouillon ne sent pas assez le céleri. La porte à deux battants rebat. Voilà les frites. Le marmiton, toujours aimable, ne lui a pas jeté un regard.

Jeannot eût pourtant apprécié je ne sais quelle complicité. Il soupire, soulève le couvercle. Il a une pensée toute bouddhique pour ces petits morceaux de vie dont le sacrifice va alimenter la sienne. Manger ou être mangé... encore ! Le parfum cependant qui émane avec le panache de vapeur de dessous le couvercle lui fait remettre à plus tard l'angoisse métaphysique. Ce qu'il y a de merveilleux dans ce plat c'est son aspect ludique. Il y a quelque chose de compulsif à boire de la

soupe, quelque chose de maniaque à couper un steak en menus morceaux. Mais là... pas question d'utiliser les couverts ! Enfin on peut, mais ça propulse tout de suite ce plat populaire dans une situation sociale qui lui va comme un cervelas sur une nappe brodée. Adonc, le rituel primitif prend ici toute son importance. On a, en y sacrifiant, l'impression de prolonger une coutume ancestrale. Ouvrir avec les doigts, séparer les deux valves du coquillage, gruger l'une, rejeter l'autre dans le plat prévu à cet effet. Utiliser la fourchette (quand même) pour cueillir une frite. Savourer. La chair d'une moule ne peut-être nerveuse, coriace, élastique, caoutchouteuse, jaunâtre ou ocre. Mais dodue, souple, laiteuse de couleur, crémeuse de consistance, elle se doit de fondre sur la langue et d'aller ainsi titiller chaque papille et enchanter le nez. Que serait-ce cependant sans le bouillon dont le secret réside tout entier dans le subtil mélange d'arôme marin et de l'inséparable duo du poivre et du céleri ? Jeannot n'est pas loin de penser qu'un dosage incorrect de ces deux éléments rendrait le plat entier tout à fait inintéressant. Non plus harmonie mais simple juxtaposition. Or la vie ne juxtapose point. Elle est brassage à l'intérieur d'un éternel mouvement, d'un incessant tourbillon. La meilleure image de la vie c'est un bouillon qui glougloute, producteur de millions de bulles agitées, créatures éphémères, comme nous, les vivants.

Tant qu'à penser au bouillon, Jeannot se sent pousser l'envie d'y goûter. Pour lui-même, cette fois. Foin de la cuillère, il pêche une coquille vide, l'emplit, souffle un rien dessus de peur de s'ébouillanter. Il aspire doucement. Il lui semble qu'il a été un peu injuste avec le cuistot. Ce bouillon en réalité est parfait. Il se sent monter de l'indulgence pour cet inconnu revêche capable pourtant de marier aussi habilement les saveurs. Au fond, il n'est pas méchant Jeannot. Pas vraiment misanthrope. Il aimerait tant pouvoir trouver aux humains des tas de qualités, s'attendrir, les aimer d'un grand amour universel. Mais voilà, il en a trop demandé, trop espéré. Au fond, c'est surtout un grand déçu. C'est sa fragilité même qui le rend ours et distant. C'est cette grande attente de l'enfant qui a fait l'adulte blessé. C'est cette exigence de perfection et d'absolu qui l'a conduit un jour à enfiler godet sur godet afin de se créer un monde artificiel à l'image de ses exigences. Un monde d'où serait banni ce mal-être qui n'aurait pas le temps de le ronger entre deux états seconds. Car c'est là que guette

le piège de la dépendance : il faut dose sur dose, puis dose sur dose sur dose pour éviter la descente intermédiaire, pour rester au « top » d'un monde où rien ne dépasse ni ne blesse. Et puis un jour, sans crier gare, la merveille s'écroule, l'artifice se fait démoniaque, l'ami des mauvais jours devient l'ennemi de tous les jours, la souffrance revient, quelle que soit l'importance ou la quantité de l'anesthésique. Alors, il faut boire simplement pour ne pas être en manque, pour simplement n'être pas plus malheureux que le voisin. Puis il faut boire pour ne pas devenir fou et petit à petit, le devenir cependant. Puis encore, malgré qu'à l'évidence on est quand même devenu beaucoup plus malheureux que ce voisin, on continue à boire parce qu'on ne sait plus quoi faire d'autre pour calmer l'angoisse monstrueuse qui prend possession des nerfs, du cerveau, du corps tout entier. Il ne vient pas à l'idée que le médicament qui a tant aidé à vivre, soudain, fait volte-face et inverse ses effets. Magistrale descente dans la Géhenne avant qu'à bout de force de mourir tous les jours, une lueur, un éclair, un hasard, un sursaut, un coup de bol et les neurones qui fonctionnaient encore ont comme un soubresaut en même temps que l'ego, lui, s'effondre, se dissout dans le désespoir. Comme un cri, le dernier avant de sombrer, le réflexe de battre l'eau autour de soi comme un noyé jusqu'à ce que la main rencontre une bouée et s'y cramponne.

Jeannot ne repense jamais à ce moment-là sans que les larmes lui montent aux yeux et que quelque chose se torde au niveau de l'estomac. Sans que le souvenir de cet appel au secours lancé à la cantonade ne lui rappelle la transformation fondamentale qui s'est opérée en lui à ce moment-là : un anéantissement issu du désastre, un écroulement, une capitulation totale du moi qui ne peut plus que hurler de douleur et de panique. Un cri de détresse, comme le dernier coup de sirène d'un navire qui sombre. Et pourtant, au même moment, une initiation. Une vraie. Pas une singerie plus ou moins symbolique. Une transformation de l'être. Un basculement total. Une naissance, une « mise au monde » qu'il sait avoir été suivie d'une enfance et d'une adolescence, du lent et progressif apprentissage de la réalité. Il l'a d'ailleurs trouvée plutôt moche et effrayante, cette réalité. Il a fallu qu'il apprenne à la regarder quand même, à ne plus fuir. Ni dans les produits, ni dans les croyances, ni dans l'entassement de l'avoir, ni dans le travail de forçat, ni dans l'action effrénée. Ce fut dur.

Aujourd'hui, sa lucidité impitoyable ne le quitte plus, il y tient trop. Il l'a payée très cher. Le schmilblick de tous les jours est : comment aujourd'hui regarder dans les yeux cette planète folle et l'horreur de la condition humaine ? Comment soutenir ce regard sans pour autant renier tout plaisir de vivre ? Comment vivre en dé-s-espéré sans désespérer ?

« Que ma joie demeure ». Le titre de la cantate de Bach lui paraît si parlant tout à coup. Pourquoi pas un damné arborant un sourire désabusé mais amusé ? Il faut avouer qu'à défaut d'être rassurant ou « bon » ou sympa, le monde est au moins intéressant ! Quel spectacle extraordinaire offrent en effet aujourd'hui les avalanches médiatiques ! Enfoncé Racine, ridicule Corneille, largués Eschyle, Euripide, Sophocle et à tout prendre même Shakespeare et Brecht ! On pourrait dire : "Bof ! C'est toujours les mêmes atrocités". Mais non ! Tous les jours on plonge un peu plus dans l'horreur, tous les jours on découvre que, même si on croyait qu'elle avait touché le fond, l'humanité est capable de toujours pire ! Avec une créativité, une imagination qui galope plus vite que celle de Jeannot ! Suspense garanti ! Et osez dire que vous êtes las de ce sang versé, de ces ventres d'enfants mal nourris, du sida, des guerres, de l'esclavage, de la faim ! Les médias parleront-ils d'autre chose ? Ne crèvent-ils pas à cette occasion tous les plafonds de l'audimat ? L'homme veut voir du sang ! Des gladiateurs, des courses de taureaux, de la "formule un" avec si possible un beau crash, des journaux télévisés dont sont soigneusement autocensurées les « bonnes » nouvelles. Et puis, à défaut de sang, l'homme peut à la rigueur s'intéresser à d'autres formes de malheur. Il n'y a que l'embarras du choix : souffrance de la solitude, de l'incompréhension, du rejet, de la maladie, souffrances affectives, psychologiques... le champ d'investigation est inépuisable. C'est pourquoi Jeannot méprise les films de fiction qui jouent de la souffrance comme d'un sujet privilégié et trouve des excuses aux films X purs et durs et aux documentaires scientifiques. Ces deux derniers au moins se contentent de montrer les choses sans avoir besoin d'en remettre, de les enrober d'appels au meurtre et au malheur.

Il a fini sa casserole de moules, non pas mangé mais bouffé les frites. Un peu rageusement. Quel supplice quand le mental s'emballe ainsi ! Il ne va jamais digérer son repas puisqu'il ne digère pas le monde !

D'ailleurs ça y est. Il a mal aux tripes. Quel con aussi de se mettre dans des états pareils en mangeant au lieu de se laisser aller au plaisir gustatif de l'instant. Il n'a même pas vraiment vécu ses moules. Il était encore « ailleurs ». Il s'en veut ! Depuis le temps qu'il cherche à prendre ses distances avec les galopades virtuelles de son esprit. C'est compulsif. Quand ça le prend, ça fait boule de neige. S'il n'arrive pas tout au début à s'occuper très vite à autre chose, ça l'envahit, les émotions s'en mêlent et prennent le gouvernail. Le retour à l'instant présent se fait de plus en plus difficile. Bad trip, disaient les hippies. Gueule de bois émotionnelle assurée en tout cas !

Jeannot se jure d'écrire un jour un livre. Un livre qui sortirait de ce système idiot. Un livre sans intrigue. Du coup, le sourire lui revient.

– L'addition s'il vous plaît !

Reçu bougon, mangé rêveur, payé souriant l'ours des cuisines qui s'en fout, il sort. Le temps sourit aussi. Tant mieux. Dans le nord on apprécie mieux les rares moments où l'on est dispensé de crachin pénétrant ou de pluie drue et glacée, cette douche-institution-nationale belge qui n'a pas de saison : la drache<sup>2</sup>.

---

<sup>2</sup> En Belgique, la « drache » nationale est en effet une institution. Elle désigne la pluie dans ce qu'elle a, plus qu'ailleurs, de sempiternel, d'inéluctable, et de particulièrement pénétrant

Treize heures

C'est un phénomène bien connu, la satiété du ventre rend la cervelle débonnaire à défaut d'être alerte. Retourné machinalement à l'arrêt du bus, Jeannot tombe en extase devant une créature qui visiblement s'emmerde en attendant icelui.

C'est terrible ! C'est un choc ! Pour peu qu'il soit d'humeur quelque peu réceptive, la rencontre d'une femme est toujours pour lui un événement. C'est chaque fois la première. C'est chaque fois Ève nue devant Adam sidéré. Toutes. Même les moches lui procurent ce mélange d'émerveillement et d'étonnement. Pour lui, dans un monde animal qui pourtant compte de nombreux parangons de grâce et d'éblouissante beauté, la femelle d'humain est sans conteste la plus fascinante à contempler. La coutume des bipèdes qui veut que le mâle lui offre des fleurs n'existe même selon lui, que parce que c'est elle qui les met en valeur.

Quel rôle elles ont tenu dans la vie de Jeannot ! Toutes sont manifestations de LA différence, symbole de la complémentarité nécessaire. L'illusion que voilà enfin un être qui va remplir le grand trou intérieur, alléger la solitude existentielle, soulager le récurrent sentiment d'exil, réaliser la complétude métaphysique. Pour Jeannot, toute femme est un chemin vers Dieu. Une initiatrice. Une ouverture aux mystères. Il a eu l'impression, à chaque nouvelle compagne, d'avoir grandi, d'avoir appris de l'une de quoi rencontrer l'autre ; d'être, par le truchement de chacune d'elles, peu à peu devenu lui-même. Il sourit. Les phéromones et l'ocytocine qui lui paralysent les lobes frontaux sont de puissants adjuvants à l'émotion et à l'envolée lyrique. Enfin... étaient. Parce qu'il a vécu, Jeannot. Parce que, vous le savez bien, aller vers une femelle d'humain avec ce genre de quête en

arrière-plan ne peut que mener à de rudes coups sur la tête, à des déceptions destructrices, à des désespoirs psychosomatisants, et, in fine, à l'armure qui peu à peu recouvre le cœur, à la lucidité qui vire au cynisme.

Donc Jeannot, qui ne veut pas rompre le charme mais qui tout de même ne veut pas se laisser avoir non plus, lui jette un deuxième regard, celui qui rappelle qu'on ne la lui fait plus. Un coup d'œil chargé de suspicion et d'esprit analytique, un œil de comptable. Qu'est-ce que celle-là aurait bien que les autres n'ont pas ? Parce que, bien sûr, elle a en effet quelque chose que les autres n'ont pas. Elles ont toutes quelque chose que les autres n'ont pas. C'est ce qui a mené Jeannot, dans sa jeunesse, à perdre les pédales, à devenir non pas seulement amant infidèle mais en quelque sorte collectionneur. Celui qui veut tout et qui, chaque fois qu'il croit avoir tout, s'aperçoit qu'il reste encore un truc qu'il n'a pas. Quête absurde et sans fin, tonneau des Danaïdes de l'avidité. Il y a une angoisse dans le comportement de Don Juan. Une compulsion qui court après une satiété qui recule au rythme où il avance. Quelque chose comme une dépendance, celle des joueurs, des toxicos et des alcooliques. C'est, ritualisé à l'extrême, ce fantasme déjà évoqué qui nous fait croire à la vie après la mort et qui nous harcèle : « Je serai mieux si..., je serai mieux quand... »

Comment savoir en effet comment ce serait avec cette autre qui justement n'est pas (encore) dans mon lit ? Est-ce que ce ne serait pas « mieux » ? Mais ça n'a jamais été « mieux ». Même, à la place du paradis escompté, ça a souvent été l'enfer. Il a fallu mettre pied à terre, admettre que le bonheur ne viendrait ni des femmes, ni de quoi que ce soit sinon de lui-même. Qu'il fallait le vouloir là tout de suite, avec ce qu'il y avait à ce moment-là. Que c'était une question de disposition intérieure, de regard sur les choses.

Depuis qu'il a pigé ça, Jeannot, un peu par provocation (mais il aime ça) s'en va répétant à l'envi : « Changer de femme, c'est changer de problème. »

N'empêche, maintenant qu'il se sent protégé de lui-même, il la trouve bien jolie, la créature. Pas parfaite, mais justement d'une imperfection superbe. Ce qu'il aime surtout, en dépit d'une certaine mode, c'est tout ce qui la différencie de lui : les seins, la taille, les hanches, la chevelure. Une merveilleuse et longue chevelure comme des rides sur un lac. Pas du tout à la mode non plus ça, et c'est un bon point.

Elle a fini par sentir dans son dos l'œil de Jeannot, elle lui lance un regard. Un regard qu'un homme ne pourrait jamais émettre même dans des circonstances aussi banales. Elle lui sourit. Un tout petit fugitif sourire qui veut dire : « J'ai bien compris que vous m'admirez, merci » et rien d'autre. Absolument rien d'autre. Jeannot s'en contente et il se sourit un peu à lui-même aussi. Il connaît bien ses petites ruses internes maintenant qu'elles semblent avoir sur lui moins d'emprise. Au fait... Est-ce bien l'expérience qui lui a donné modération et sagesse ? Ou bien la baisse hormonale de l'andropause qui empêche ses testicules de piloter son cerveau ? Ne regrette-t-il pas le temps des folies ? Ne voit-on pas qu'on vieillit à ce que tout à coup on préfère ne pas manger de foie gras de peur d'indigestion ? Alors,... résignation ? Envie d'être peinard ? Qui sait ? Peut-être aussi fatigué de courir, envie de poser son sac. Conscience enfin que courir la gueuse n'était qu'une autre façon de fuir son mal-être. Il n'a jamais, en tête à tête avec une femme, ressenti cette gêne, cette envie d'être ailleurs qui le poursuit d'habitude. Au contraire, il les sent complices. Il les devine, bref, avec elles ça baigne. Au moins un moment. Et ce n'est pas toujours affaire de sexe. Jeannot adore la compagnie désintéressée des vieilles dames et sait comment s'en faire aimer. La séduction absolue. Sans le truchement de l'attirance physique.

Merde ! Elle fume ! Voilà qui le fait retomber dans les dures réalités du monde ! Est-ce qu'on imagine l'Ève de Cranach une cigarette au bec ? Qu'y a-t-il de plus tout simplement dégueulasse qu'un mégot souillé de rouge à lèvres ? La voilà redevenue ce qu'elle est vraiment : une petite guenon d'homo faber qui se dépêche de tirer encore un coup vite fait sur son clope avant de monter dans le transport commun qui s'annonce pas loin. Après tout, elle doit sentir sous les bras, déféquer et pisser. Comme n'importe qui.

Déjà, Ève, paraît-il...

Il repense évidemment à cette pauvre fille tout à l'heure sur le banc. À cette somme de souffrance qui est tellement le tissu même de l'existence que certains n'ont pas d'autre choix pour arrêter la douleur que d'arrêter la vie. Pour lui elle est tout à coup bien plus réelle, présente jusque dans ses tripes, que le chromo qu'il vient de s'offrir. Sa sœur en quelque sorte. Elle, il ne la « voit » pas, il la ressent. En lui. À l'intérieur de lui.

Heureusement que le bus arrive à temps pour éviter une nouvelle dérive de la matière grise. On va retourner vers les vrais problèmes. Ceux de la promiscuité, du bruit, de l'inconfort des cahots, de la main courante où l'on évite soigneusement les doigts de la voisine, du regard qui se fixe droit devant pour surtout n'en rencontrer aucun autre. Il remarque : les pubs sont là et elles sont toujours en hauteur, au dessus des fenêtres. Pas moyen de les éviter sans plonger indiscretement dans le regard de quelqu'un ; tout le monde donc regarde en l'air et tout le monde se farcit la contemplation des langes pour adultes « Kouyausec » ou de la panade « Gavtogniard ». Passionnant intermède culturel pendant le retour vers la ville !

Voilà que lui revient cette indécision qui va avec la liberté et la disponibilité. Auparavant, l'horloge choisissait pour lui. Il lui en voulait. Se plaignait de ce manque d'espace où laisser fleurir sa créativité, de ce temps perdu au service à but alimentaire d'une société dont il n'était pas partie. Bien confortable la victimisation ! S'il écrivait si peu, s'il se passait parfois des mois sans qu'il touche un pinceau, c'était la faute à ce boulot qui non seulement lui mangeait les heures de bureau mais aussi lui rongeaient des heures de loisir à peine suffisantes pour récupérer son psychisme. Une autre de ses théories voulait que baigner huit heures par jour dans le rationnel ne le disposait pas, une fois chez lui, à se vouer à l'intuition, à la spontanéité, à l'inventivité.

Il s'interroge donc : va-t-il, cette fois, rentrer chez lui et se mettre devant son traitement de texte, au risque d'attendre des heures une inspiration aléatoire ? Rien ne l'en empêche. Mais rien ne l'exige non plus sinon un vague sentiment de culpabilité, une angoisse du temps qui passe inutilement, de cet instant présent irremplaçable et qu'il importerait de mettre à profit pour... Pour quoi au fait ? Est-ce vraiment si important ?

Voilà bien le problème : avec la liberté retrouvée, la vie devient une longue flânerie. Et la motivation se barre. Rien ne paraît plus vraiment important. Ni l'écriture, ni la lecture, ni même les bonnes femmes. Il se secoue la cervelle. Il demande l'arrêt, il descend. Non il ne va pas rentrer et encore s'angoisser de ne pondre que des inepties. Au lieu de mal parler de la vie, il faut la vivre, nom de dieu ! Ce sursaut d'ambition et de dignité lui fait lever les yeux au ciel. Pendant que le

bruit du diesel s'éloigne, il laisse planer son regard entre les nuages. Il est bêtement planté au bord de l'asphalte. Un grand "V" mouvant vient vers lui entre deux cumulus. Un peu criard pour autant que la distance permette d'en juger. Le passage des grues ! Jeannot adore voir ça. Tout ce qui le rattache à la vie sauvage le prend aux tripes, lui insuffle émerveillement, respect et même vénération. Il ne ressent jamais tant qu'à ce moment-là l'incongruité de la proéminence à l'avant du crâne qui le sépare de la nature, qui lui donne, si l'on en croit les philosophes, le droit de dominer, de la domestiquer, de la châtrer, de l'aseptiser au mépris de la démesure et du ridicule de l'entreprise. Ah ! Être avec elles là-haut ! Aller droit son chemin sans se poser de questions. Dans l'ignorance de la mort, du bien et du mal. Innocence retrouvée, Eden réhabité. Il repense tout à coup au renard culoté qui hier a traversé sa cour, sous son nez tout proche, en plein après-midi, brandissant à bout de gueule une poule du voisin. Il se rappelle avoir partagé sa joie, son triomphe, son soulagement de pouvoir nourrir ses petits. Il se rappelle avoir souri en pensant que si un humain s'était permis la même chose, peut-être n'aurait-il pas culpabilisé, (ils sont si peu scrupuleux) mais il aurait au moins eu conscience du délit. Un petit rire l'agite parce qu'enfin, c'est bien du point de vue du renard... mais, du point de vue de la poule ? Mourir, la belle affaire, surtout quand on ne sait pas ce que c'est, mais faut-il absolument l'instant de terreur préalable, la douleur des crocs qui se plantent dans la chair, le sang qu'on sent foutre le camp ?

Mais les poules n'ont pas de bosse frontale, elles ne peuvent pas inventer des trucs pour se mettre à l'abri. La peur ne leur suggère pas la technique et les outils. L'instinct de survie, le plus con de tous puisqu'à terme le plus voué à l'échec, ne les pousse pas à se protéger des prédateurs et des maladies par des artifices techniques. Par contre, les humains eux, comme la nature est cruelle, ont inventé de la raisonner. Ils appellent ça « le progrès ». Ils ont d'abord éliminé les prédateurs, du moins les gros... parce que la nature, qui se pique d'avoir toujours raison, leur a laissé l'immense cohorte des bactéries et des virus. Elle a même poussé le raffinement plus loin : comme c'est quand même elle qui décide des gènes qui se baladent dans leur ADN, elle s'est arrangée pour leur fourguer les seuls prédateurs dont ils ne puissent venir à bout, les plus féroces de la panoplie : eux-mêmes. Des eux-mêmes capables de faire les choses en grand comme à Hiroshima

par exemple ou de faire raffiné comme dans les salles de torture de tous les états totalitaires du monde.

Mais, puisqu'on tue, découpe et martyrise certains, il faut bien que ce soit au profit d'autres. Pour ceux-là on a inventé la médecine, qui sert justement à réparer, à recoudre, à reconstituer, à protéger. Du moins provisoirement puisque l'issue finale est garantie elle aussi par cette salope de nature.

Le problème c'est que le « progrès » consiste surtout à résoudre des problèmes qui n'eussent pas existé si on n'avait pas essayé de résoudre les précédents. L'équilibre naturel est peut-être féroce mais il se tient. La civilisation technique, elle, est un perpétuel déséquilibre, un serpent qui rampe après sa queue. On a ainsi par exemple éliminé la peste au profit du cancer de la prostate. On a proscrit les spectacles cruels comme les combats de gladiateurs où l'on regardait goulument s'entre-tuer des humains dans l'arène et on a bien fait, c'était dégueulasse ! Mais aujourd'hui, grâce au football, ce sont les supporters qui s'entre-tuent sur les gradins. D'ailleurs, on en a rajouté : la corrida, la course automobile, un certain cinéma et une certaine télé ont pris le relais pour flatter le voyeurisme ignoble de la souffrance et du sang ! Autre exemple encore : parler tout seul en rue a passé longtemps pour un signe inquiétant de maladie mentale. Aujourd'hui, avec une petite boîte à l'oreille, c'est devenu la norme. Grâce à elle les imbéciles qui de tout temps n'avaient rien à dire peuvent enfin le faire savoir à tout le monde ! On n'arrête pas le progrès ! L'homme réussit même de nos jours à trimballer sa grotte avec lui, il y a même des embouteillages de grottes !

Une info a frappé Jeannot la semaine dernière : On parlait d'une ville d'Europe où l'on commençait à implanter des épurateurs d'air dans les rues après en avoir consciencieusement abattu les arbres !... Au fou !

Pendant qu'il longe machinalement et pédestrement la grand-route, Jeannot se demande une fois de plus ce qu'il fout là, désœuvré et ruminatif à cette heure de la journée, mais aussi tout simplement dans ce monde où rien ne lui paraît décidément normal. « Normal » par rapport à quoi d'ailleurs ? D'où lui vient ce rêve d'autre chose, cette nostalgie d'avoir connu une autre vie dans un autre monde où tout était ordre, calme, amour et volupté ? Sans le massacre permanent nécessaire à la vie.

Il a un grand sentiment de vide, là... une tristesse qui lui monte du sternum vers les mâchoires. Vite mettre en marche le plan d'urgence N° 1 ! S'occuper pour ne pas laisser la gamberge noire progresser dans les méandres des méninges, retomber, appeler au secours le terre-à-terre. Plonger dans la survie immédiate ! Comme tout nous traverse, les moules et frites ne feront, elles aussi, que passer. Il importe donc de penser à leur remplacement tant il est vrai que ce tuyau percé aux deux extrémités (l'expression est de monsieur Jacques Sternberg), vrai tonneau des Danaïdes, demande à être rempli aussitôt vidé de son contenu premier.

Direction donc le supermarché le plus proche.

Le bus, justement, l'a ramené vers cette banlieue des villes où se met en couronne, à présent, l'activité commerçante. Jadis dédiée au centre, aujourd'hui explosée en périphérie, elle a laissé au passage son côté humain pour étaler, dans un univers de béton froid, un utilitarisme de mauvais aloi, une image de réserve de bouffe pour termites, superbement organisée pour que la vitesse soit maximale et le contact humain minimal... Une sorte de souk mais vidé de ce qui fait justement la chaleur du souk.

no print, no copy, no modification © PIERRE-CAROLINE 2015

14 heures

Il est là, ce semblant de souk... en pleine poire au débarqué du transport en commun. C'est prévu pour. Il forme tout le côté d'une grande île asphaltée, pleine de soleil et de pigeons. Autour de l'île, un fleuve annulaire et glaireux d'autobus gris, gros coléoptères poussiéreux, bousiers poussifs. Il vous crache à la face « musique », néons, grouillerie, fourmis noires, fourmis rouges, termites, néons encore, couleurs qui hurlent, à peine atténuées par la lumière du jour. Et, juste sous le blair de Jeannot, la trompette mazoutée des échappements, l'encens des nouveaux barbares dans leurs jouets clinquants.

Il prend le temps de respirer un bon coup, non pas pour s'empoisonner le dedans mais pour se donner du courage. Droit devant lui opère la gueule immonde du souk principal, la grande suceuse qui travaille de la glotte entre deux vitrines. Deux lèvres de verre caoutchoutées qui vous happent au passage, le temps de recevoir dans les narines l'haleine brûlante de la grande gidouille du père Ubu. Le voici dans une sorte de sas qui sent la carie, la peau, le N°5 de Chanel, la sueur, le sexe, le désinfectant infect, l'arnaque... surtout l'arnaque ! Dans un vrai souk, l'arnaque sourit, se fait bon enfant, l'abondance y est rabelaisienne, sensuelle, elle se pare d'odeurs d'épices, de couleurs chatoyantes, la foule ondule et cause, elle caquète. Bref, c'est une arnaque vivante. Ici ça révèle tout de suite la machine, l'informatique, le visage figé du profit électronique, l'éblouissement glacé du néon. Y a qu'à voir les zombies qui poussent avec leur bedon leur petit panier roulant. Y a qu'à voir les mémères qui s'enflent la narine rien qu'à l'imaginer rempli à ras bord, même un peu débordant, comme leur soutien-gorge. Y a qu'à voir les mères de famille débordées elles aussi mais par leur marmaille, stressant par anticipation rien qu'à imaginer le nombre de sucreries qu'il faudra refuser aux morveux qu'elles trimballent avant qu'ils ne se mettent à hurler, à braire et à attirer sur elles les yeux réprobateurs des dites mémères. Leur regard perdu en dit

long. Elles savent la partie jouée d'avance, elles savent qu'à bout de nerfs elles finiront soit par céder soit par hurler elles aussi. Et que ça ne fait que commencer.

Comment qu'il va faire Jeannot pour rentrer là-dedans ? Il reste bêtement planté là, balancé entre nécessité et répugnance. Fugitivement nostalgique des petites épiceries de quartier où le poujadisme flirtait avec les poireaux. Il calcule d'avance son trajet de rayon à rayon pour ne faire qu'un raid éclair, juste le temps de se fournir de l'indispensable. Passer le moins de temps possible à l'intérieur. Il suppute les files aux caisses pour voir combien du temps ainsi gagné il va reperdre avant de pouvoir s'enfuir. Il craint, et ce n'est pas la moindre de ses angoisses, d'aller finalement faire la queue à celle où un prix manquant sur un article le fera longuement patienter et enrager. C'est chaque fois pareil ! Comment diable des humains, si intolérants aux contraintes qu'ils vous klaxonnent au cul dès que vous tardez à démarrer au feu rouge, peuvent-ils là faire preuve de cette infinie patience ? Sortez cet honorable fonctionnaire de la file où il stagne, le regard éteint, enfermez-le et ceinturez-le dans sa ferraille mobile et avec un peu de chance vous obtiendrez une poussée d'adrénaline qui génère regard vif, critique acerbe, agressivité à fleur de peau !

Cela l'a toujours épastrouillé, Jeannot, cette coexistence chez les terriens de l'individualisme le plus forcené et du sens inné de l'obéissance aveugle. Il connaît les expériences de Stanley Milgram. Il sait combien l'esprit de hiérarchie est inscrit dans les gènes. L'esprit d'anarchie serait donc un signe de civilisation ? De capacité à se distancier de son inné ? Mais comment expliquer que les deux se manifestent simultanément chez le même individu ?

Trêve d'atermoiements. Quand faut y aller, faut y aller.

Jeannot avise un portillon resté ouvert entre deux caisses et fonce. C'est un choix. Par principe, il ne supporte pas d'être canalisé dès le départ avec les autres par l'itinéraire obligatoire qui mène à l'intérieur du monstre. Il ne supporte pas d'être instrumentalisé au point de devoir d'abord passer devant les « biens » (tiens pourquoi ça s'appelle « biens » ?) que des experts en manipulation commerciale ont jugés indispensables à son bien-être. Ici, comme dans tous les magasins de cette chaîne, c'est le vin et les alcools qu'il faut se farcir en premier... toute une philosophie !

Ça ne rate pas, il a à peine franchi à l'envers la douane des caisses qu'un grand blond en tablier blanc lui fait un signe non équivoque qui désigne l'entrée règlementaire. Il n'en a cure. Jadis il aurait pris le temps de faire à ce con les remontrances qui s'imposaient. Aujourd'hui, il hausse les épaules, essaie de se faufiler entre les caddies, entre les culs rebondis et les panses itou. Les gens avancent entre les rangées de boustifaille le nez en l'air, absents, leur chariot sur pilotage automatique. De temps à autre pour simplement pouvoir passer, il lui faut d'une main ferme écarter l'un de ceux-ci. Pas de réaction. (Essayez voir de faire ça en dehors de ce contexte !)

Il n'en revient pas ! Chez les autres animaux, la recherche de la nourriture est, avec l'élevage des petits, l'activité principale : elle requiert attention, vigilance, habileté, force physique parfois. Le supermarché, lui, par un tour de passe-passe, transforme en abruti passif le plus redoutable des prédateurs de la planète !

Comme il a très envie de sortir, il se fout des promos et des comparaisons de prix. Particulièrement, le mot "gratuit", si noble qu'il soit, lui fout les boules dès qu'il est affiché dans un lieu de vente. Sûr que là, hameçon pour cons, il masque une arnaque. Bien sûr, dans un vrai souk, il se méfierait du commerçant mielleux. Il sait ce qu'est la sympathie intéressée. Mais justement, là, il saurait de qui se méfier. Ici, ce qui le frappe c'est l'anonymat. Le vide humain. Une parfaite illustration de la société d'isolement dans laquelle il est tombé. Le même truc finalement que l'internet. Ce truchement monstrueux qui généralise tant le contact virtuel que même la drague passe par là, quand ce n'est pas carrément le mensonge, le travesti, l'irréel.

Il aime bien, lui, pourtant, le regard de l'autre, sa façon de tenir sa tasse de café, son odeur, sa poignée de main, voire son bisou... Tiens ! Ça le frappe tout à coup : sur le web, justement, il n'y a jamais eu autant de bisous. Une bisoumania virtuelle ! Toujours au bas d'un courriel. Ce qui n'engage guère... Et les webcams alors ? Ben justement, un observateur un peu futé remarquera que celui qui vous parle par le truchement de cet engin ne vous regarde pas, il regarde votre image sur son écran et vous de même. Vous avez beau regarder ensemble dans la même direction, vous ne communiquez pas. Chacun dans son alvéole. À croire à un calcul. « L'union fait la force », dit la devise d'un petit et éphémère pays d'Europe. À qui profite donc le

morcellement, la solitude ? De là à penser que la convivialité, que la fête, sont révolutionnaires par essence, il n'y a qu'un pas.

Au moment où Jeannot va le franchir, il se sent tiré par la jambe de son pantalon. C'est un môme, un tout petit môme avec de grands yeux très écartés et un sourire un peu embêté :

– Dis, où elle est ma maman ?

Allons bon ! Manquait plus que ça ! Elles les perdent en plus ! Il regarde autour de lui : rien que des visages figés. Peut-être qu'elle s'en est même pas aperçue, toute à sa quête hypnotique.

– J'ai peur !

Ben tiens ! Il y a de quoi ! Jeannot ne peut pas lui dire que lui aussi il a peur, qu'il a et a eu peur tout le temps sur cette planète à risque ! Encore plus dans des endroits où le prédateur fou grouille comme ici. Il faut qu'il se compose un visage, une voix. Il ne sait pas parler aux enfants, ils l'intimident. Tout en sachant que ce sont de futurs prédateurs fous, il ne peut s'empêcher de craindre pour eux, pour ce qu'il leur reste d'innocence. Celle qu'ils perdent de plus en plus tôt. Il essaie de laisser remonter dans son regard l'enfant qu'il a sans doute été. Enfin, il l'imagine. Il le pose bien droit dans ceux du petit homme et il s'entend dire d'une voix rassurante :

– On va la chercher ta maman.

– Bernaaaaard !

Ça c'est la génitrice affolée qui débouche en trombe de derrière le rayon des légumes. Elle lui lance un regard incendiaire, happe son rejeton par le bras, le tire à elle sans ménagement, histoire de l'éloigner brutalement de ce type qui – son regard en dit long – ne peut être qu'un dangereux personnage, un pédophile, un kidnappeur, un cannibale peut-être ! Le gosse hurle.

– Vous voyez ! Vous lui avez fait peur !

Allez donc discuter ! Jeannot hausse les épaules, presse le pas, ramasse au hasard de quoi subsister, avise une caisse vierge de queue (une chance !), dit quand même quelques mots aimables à la caissière. Après tout elle doit se farcir tous ces cinglés l'un après l'autre. Pendant huit heures ! Le pal ! Elle ne répond donc pas, le regarde seulement d'un œil glauque. D'une bouche mi-bée. L'ouvre juste pour dire, ce que, tant qu'à faire il eût pu lire sur l'écran :

- Onze euros et 52 cents.

Il a envie de rectifier « centimes », mais il s'abstient. Il l'a fait cent fois sans autre résultat que de se faire prendre pour un demeuré ou un vieux réac. Pourtant, ici on devrait normalement parler français. Mais l'acculturation s'est glissée jusque dans le vocabulaire. On mourra tous américains, se dit Jeannot, et ça le gonfle plus que tout le reste. Il se prend à rêver à ce beau et noble mot d' « écu » qui devait servir à désigner la monnaie européenne avant que les mercantis et technocrates n'imposent leur débile « euro ».

Ce ruminant, il est déjà dans le hall d'entrée, le sas tiède entre l'air pur et l'airco. Là où ce n'est pas balayé par le vent ni purifié par les machines. Ça sent l'homme. Dans sa hâte à fuir, il trébuche presque sur deux jambes allongées et fort mal vêtues, celles du mendiant de service. Le SDF plutôt. Signe des temps, les mots qui sont bien longs et bien fatigants sont en effet remplacés de plus en plus souvent par des sigles. Par exemple, variation sur la seule lettre A, on peut trouver dans le dictionnaire des sigles :

AA Académie d'Amiens  
AA Académie d'Architecture  
AA Aéroport d'Avignon  
AA Alcooliques Anonymes  
AA Armée de l'Air  
AA Asperger Aide  
AA Augustins de l'Assomption  
AAA Association Alopecia Areata  
AAA Association des Amis d'Alain  
AAA Association des Artistes Aveugles  
AAA Association des Avocats de l'Automobile  
AAAA Association des Amis d'Agrippa d'Aubigné  
AAAAA Association Amicale des Amateurs d'Andouillette  
... Authentique !

Notre SDF donc, n'a pas droit au RMI, ne s'habille forcément pas en XXL, dors dans les couloirs du RER, n'est soigné que par le SAMU. S'il était belge, il ne dépendrait même pas du CPAS. C'est tout dire ! Un marginal, un exclu, un rebut, un raté. Les gens passent sans un regard. Tout le monde sait que les trois-quarts sont alcooliques et le dernier quart volontaire de la misère ! Des asociaux ! Par principe

Jeannot lui fourre un billet de cinq euros dans la pogne. Moins, ça lui servirait à quoi ? Il lit de l'étonnement dans les yeux du gars. Il lui sourit, l'autre est si ahuri ou carrément éteint qu'il ne réciprocque pas. Pour pas l'embarrasser Jeannot se remet en route. Loin de lui l'idée d'avoir aidé quelqu'un, seulement le plaisir d'avoir fait une bonne surprise. D'avoir introduit un peu d'inattendu dans le merdique quotidien. D'avoir pris la logique des choses à contre-pied. D'avoir fait chier le destin. Il sait bien, bordel, que ça ne sert à rien, que ce sera à refaire demain à des milliers et des milliers d'exemplaires. Il sait bien que plus ça va plus il y aura de misère, que l'écart des revenus se creuse, entre riches et pauvres dans les pays "riches " et entre pays riches et pays vraiment pauvres de chez les pauvres, que c'est le système de profit qui veut ça, que tout le monde s'en fout parce que tout le monde espère se retrouver in fine du côté des riches, que les riches ne sont pas partageurs sauf quand ils ont un révolver sur la tempe, que le système court au gouffre, qu'il bousille la planète et les trois-quarts de ceux qui sont dessus, que les trois cents plus riches New-yorkais ont autant de ressources à eux seuls que l'ensemble des pauvres répertoriés aux Etats-Unis, que tout le monde dit qu'il faut faire quelque chose mais que personne ne se pose la question fondamentale, celle d'un changement total de système. Comme si l'échec du PCF, du PCI, du PCB et de tous les partis communistes qui n'ont pas mangé leur chapeau servait de prétexte à la certitude qu'il n'y a pas d'autre alternative que de courir droit dans le mur. Il a beau savoir que c'est la loi naturelle et que le singe nu n'y échappe pas malgré tous les dérisoires efforts qu'on appelle progrès et civilisation, il y a des jours comme ça où Jeannot, quoique pacifiste convaincu se sent pousser la Kalachnikov !... Naïf et utopique !

Alors il fait comme tout le monde, il pense à autre chose, vite, pour ne pas devenir fou ou enragé. Il se souvient de Sabina sa petite amie arménienne et anglophone, il y a des éons, qui lui disait sans cesse : « You think too much ». C'était sans doute vrai mais nom de dieu à quoi bon alors avoir une cervelle ? La seule chose à faire c'est de faire l'autruche ? Déjà que le reste est absurde, c'est le bouquet !

Donc arrêter le mental ! Tout le malheur de l'homme vient peut-être de ce qu'il a oublié qu'il est une bête, que sa protubérance frontale l'éjecte hors de l'innocence, le vire du jardin d'Eden.

Alors quoi ? Accepter le massacre ? Rien à faire, il ne peut pas.

C'est plus fort que lui. Ses tripes se révoltent. Question obsédante et réitérative : d'où ça lui vient ce rêve d'autre chose ? Ça fait longtemps que ça le taraude. Comme une nostalgie, comme s'il avait connu... quoi ?... quand ?

no print, no copy, no modification ©JPleclercq2015

15 heures

L'air s'est ennuagé. Un peu plus loin que le souk, il y a un square. Un bout de « jardin » cultivé dans un coin pour humaniser les lieux. Des parterres maigrichons avec des fleurs toutes sales de cette crasse grise, indéfinissable, collante que génèrent les villes. Deux bancs publics. Comme le lecteur le sait déjà, il aime s'y asseoir et regarder. Attendre. Quoi ? Il ne sait pas. Que quelque chose se passe. D'habitude il ne se passe rien ou si peu. Cette fois c'est un clebs qui est chargé de distraire Jeannot. Il fait consciencieusement le tour du square qui, comme son nom ne le dit pas, est rond. Il s'arrête à intervalles réguliers, lève la patte, urine trois gouttes. Ça l'intrigue, Jeannot, cette faculté qu'ont les chiens de faire ça à l'économique. Même, un jour, il a essayé... sans succès ! La ronde du semeur de pisse se termine, il arrive à hauteur de Jeannot qui instinctivement recule la jambe. Des fois que...

Heureusement le toutou est bien élevé, il se plante devant cet humain inconnu de lui mais qui hante pourtant son espace familial. Il se pose sur le cul et le regarde. D'un air interrogateur. L'air de dire : « Qu'est-ce que tu fous là tout seul ? Je peux faire quelque chose pour toi ? » C'est fou la bonté disponible du regard des chiens ! Jeannot a eu des chiens. De grandes histoires d'amour. Ce sont des animaux, tout comme nous. Mais ils n'ont pas, heureusement, de protubérance frontale. Il n'empêche, ce sont des personnes. Il s'efforce donc de rendre au chien son regard de gentillesse-curiosité-recherche de contact et bingo ! Le poilu lève son arrière-train, se secoue et vient coller son flanc contre sa jambe. Justement celle-là que Jeannot avait reculée. Il a encore une fraction de seconde encore de réticence... les puces ! S'il avait des puces ? Mais tout de suite, il s'en veut de sa méfiance, sa main se coule sur le poil, caresse. Geste fabuleux. Plaisir partagé : la main caresse le poil et le poil caresse la main. Chaque fois qu'il peut faire ça Jeannot sent monter en lui un accord profond avec les choses, le sentiment que même si tout est cruel et

incompréhensible, les choses sont cependant à leur place. Pas étonnant que les propriétaires de chiens fassent moins de maladies cardiovasculaires que les autres !

Il s'étonne quand même, Jeannot. Ce n'est pas un chien des rues, ça. Un bâtard, oui mais trop propre, trop lisse, trop confiant. Il cherche des yeux l'éventuel quidam qui baladerait une laisse d'un air résigné. Mais vraiment, personne. Si ce ne sont les gens qui vont et viennent sur le parking du souk. Le clébard à présent pose sa tête sur ses genoux et le regarde d'en dessous. Il ne l'observe pas, il le regarde, simplement. Son œil est ouverture. Il dit : « Je suis là. Je suis bien. Il n'y a rien d'autre que ce moment-ci ». Et Jeannot s'efforce de lui répondre dans le langage des yeux : « Je suis là, je suis bien et il n'y a rien d'autre que ce moment-ci ».

En communiquant avec leurs pupilles, ces deux-là communient avec l'univers et ça dure un long moment d'intense bonheur. Il faut bien revenir à la réalité. On va pas se regarder comme ça jusque demain ! Jeannot se lève, regarde ailleurs, rompt ostensiblement le pacte. Un instant doit succéder à l'autre sans désir de saisie disent les bouddhistes. Comme il les a toujours trouvés plus sensés que les autres, il s'y entraîne.

Le voilà donc parti, disposé cette fois à rentrer chez lui à pied, manière d'allonger la promenade. Visiblement, le brave toutou, lui n'est pas bouddhiste. Il lui colle aux talons. Jeannot accélère, le poilu aussi. Jeannot s'arrête, le regarde cette fois sans aménité au fond de l'œil et lui lâche : « Ecoute, tu es bien gentil, mais tu as sûrement un maître qui s'inquiète. Alors, sois sympa, va ton chemin ». L'autre penche la tête sur le côté, comme s'il essayait de comprendre puis, derechef, vient se coller dans ses jambes. « Y a qu'à moi que ça arrive ces trucs-là », marmonne Jeannot entre ses dents. Que faire ? Il ne se sent pas mûr pour l'adoption. Machinalement il caresse la fourrure entre les deux oreilles. Perplexe. Et tout à coup, il n'y a plus rien sous sa main. Le canidé est en train de courir à toutes pattes vers une jolie fille rousse à poil court qui errait par là. Jeannot, malgré tout ce que lui dictait sa cervelle se sent un instant démuné. Il les regarde folâtrer. Ils tournent autour d'un type avec un chapeau noir à large bord. Déjà que c'est plus la mode des chapeaux depuis belle lurette, celui-là est remarquable : quelque chose entre le Stetson et le Borsalino. Il est loin mais Jeannot sent qu'il le regarde. Quelque chose veut faire surface

dans sa mémoire mais n'y arrive pas. Il a déjà vu ce type. Il n'y a pas longtemps. Dans le bus de ce matin ? C'est bien possible. Curieux de le retrouver ici. Jeannot a passé la journée à errer. Improbable que l'autre ait erré de la même errance. Il se dit qu'il devient parano, détourne la tête, s'efforce de penser à autre chose.

C'est terrible, le bulbe ! Quand on n'a rien qui soit dans ses cordes pour l'occuper, il se mêle de ce qu'il ne devrait pas, il réveille les émotions passées, les souvenirs dépassés, les craintes du lendemain, les suppositions sur l'à venir ; et à partir de cette salade, il interprète le présent, jamais dans le bon sens, ni avec bon-sens. C'est toujours douloureux et anxiogène.

Donc l'imaginaire s'empare de ce type, il le triture, le retourne en tous sens, le travestit peu à peu en menace, en Dracula, en James Bond, en sbire de Big Brother. Et Jeannot qui sent monter l'angoisse sait bien que, comme d'habitude, il doit l'occuper d'urgence à autre chose. Mais voilà... la journée est encore une fois béante, ouverte sur tous les possibles. C'est toujours dans une ouverture pareille qu'on ne sait quoi mettre. Jeannot parcourt instinctivement des yeux l'espace asphalté encadré de néons, comme pour y trouver une suggestion. Il sait bien que s'il était à proximité d'une forêt, il lui suffirait de s'y rendre, de s'asseoir, de se faire arbre parmi les arbres pour trouver instantanément la paix et imposer silence au cinéma intérieur.

...Cinéma ? Et pourquoi pas ? Il y en a un là, de l'autre côté du parking. Un énorme. Un qui offre à coups de néons encore plus criards que les autres plusieurs salles, donc plusieurs films. Il se dit qu'il préfère vivre lui-même que regarder vivre les autres mais il sait bien maintenant, que ce n'est qu'un prétexte pour éviter d'être confronté à son hyper motricité qui lui donne des fourmis dans les jambes et dans l'âme quand il doit rester à la même place trop longtemps. Il est hyper tout, il est aussi hyper émotif. De ça aussi, il se méfie. Quand il était gamin, le premier film qu'il avait vu racontait l'histoire d'un faon abandonné. Cela l'avait tellement fait sangloter qu'on avait dû poliment le prier d'aller chialer ailleurs. Il sait bien qu'il n'a guère changé depuis, que la moindre péripétie va encore lui tordre les tripes. Que, de toute façon, le spectacle du malheur ou pire, de la violence, lui est insupportable. Or, sans malheur ni violence, pas de film. Ou alors, rarement. Il se demande si à son âge cela va le

poursuivre. Il est à la caisse, il prend un ticket, n'importe lequel, celui pour le film dont les affiches lui semblent les moins criardes.

Il entre. C'est commencé. A tout le moins, la pub est commencée. Encore elle ! Cette merde qui le poursuit partout et lui file la nausée ! Là encore il se sent différent. C'est censé faire vendre. Sur lui, cela a exactement l'effet inverse. Dès qu'il doit subir un de ces clips, sa bile s'active, sa colère monte, la rage lui noue les nerfs. Il note mentalement le produit pour être bien sûr de ne pas en acheter et plus la pub est « visible » plus ça le rebute. Chez lui au moins, devant la télé, il peut zapper pendant ce supplice. Ici ça s'impose de force. Déjà que le son monte automatiquement de deux crans. Sans doute pour que même celui qui veut se boucher les oreilles ne puisse s'empêcher d'entendre. Ensuite, à part fermer les mirettes ou s'agenouiller à l'envers sur son fauteuil, l'œil rivé au petit carré d'où sort la lumière magique, montrant son cul à l'écran (ce qui fait tout de même mauvais genre mais serait psychologiquement gratifiant) il est impossible de ne pas prendre de la débilité plein la tronche. Je sais ! On objectera que certaines pubs sont de petites œuvres d'art. Dommage alors que leurs réalisateurs n'aient pas plus intelligemment occupé leur temps, par exemple en pondant de grandes œuvres d'art ! Il y aurait tout à y gagner (sauf le pognon, bien sûr !)

Bon ! Il faut faire avec. Il se dit qu'observer les gens va l'aider à penser à autre chose. Il n'y a pas grand monde à cette heure-là et le tableau baigne dans une demi-clarté. Le diagnostic sera donc forcément flou, imprécis et sans doute subjectif.

Il y a bien cette obèse qui forte du poids de sa cellulite rebondie se balance d'avant en arrière entre les deux montants qui lui compriment les fesses. Cela lui permet de faire partager ce geste berceur à toute une rangée de fauteuils solidaires.

Il y a l'inévitable con grégaire qui, bien que la salle soit aux trois quarts vide, vient soudain s'asseoir juste à côté de lui et squatte sans scrupule un des deux accoudoirs où Jeannot se croyait fondé à trouver quelque confort.

Il y a, deux rangées plus bas, la sœur siamoise de la nana du supermarché qui tente tout aussi vainement de calmer les ardeurs galopantes d'un bambin mal élevé dont le plaisir ultime semble de faire beaucoup de tapage à la seule fin de tirer la langue à tous ceux dont il a attiré l'attention.

Il y a les goinfres à pop corn dont la mastication mandibulaire et les sons de papier froissé occupent les rares intervalles de silence de la pub.

Il y a les ados boutonneux qui font (et feront pendant tout le film) leurs impérissables réflexions à voix haute.

Il y a les autres, tous les autres, les passifs qui n'osent rien dire ou qui sont tellement habitués à ce genre de cirque qu'ils ne réagissent même plus.

Bref, il y a les singes nus, comme partout. Chaque fois qu'il les regarde, Jeannot se sent au zoo. Savoir que, quoique cela lui déplaise, il en est, le rend indulgent. Au bout du compte, ils sont plus à plaindre qu'à blâmer. Plus ou moins armés pour y faire face, ou pour l'oublier, ils sont finalement tous confrontés à ce même destin absurde : naître sans l'avoir voulu, passer un temps indéterminé sur la scène avec la certitude angoissante qu'ils vont devoir la quitter et la quitter effectivement qu'ils le veuillent ou non. Même morts, leur cerveau en carafe, ils n'en sauront pas plus sur le metteur en scène ni même sur le sens de la pièce.

Ce qui fait gag et qui fait sourire Jeannot c'est de penser à ce paradoxe : leur vie à chacun est déjà, la plupart du temps, un sacré feuilleton plein de souffrances diverses mais, comme malgré tout ils s'emmerdent un peu, ils viennent ici en rajouter une couche de fiction, rendre un culte à des images qui leur font vivre sans véritable risque tout ce qui est encore pire que ce qui leur arrive à eux.

La lumière vient de baisser encore. Ce doit être le début du film...En tout cas, il y a un titre... énorme ! « Gladiateur ». Bon, on est fixé ! Plutôt castagne... Mais castagne distancée voire cultivée. Prétexte genre reconstitution historique pour montrer de l'hémoglobine. Il y aura même peut-être comme l'amorce d'une analyse psychologique... Oh ! Pas grand chose ! Juste de quoi accrocher l'identification personnelle du spectateur. Et puis aujourd'hui, c'est plus comme du temps des péplums avec Victor (très) Mature et la sulfureuse Susan Hayward. C'est moins con. Les costumes, les us et coutumes sont vraiment d'époque. Et puis, le sang, on le montre. Un ventre ouvert, c'est vraiment un ventre ouvert, pas un mec qui se plie en deux pour cacher l'épandage de sa tripe dans sa toge. Pas de cadavre aseptisé. De la vraie viande !

Il est bien critique Jeannot ! Pourquoi ne sort-il pas ? Simplement parce qu'il a toujours bien aimé le cadre de l'antiquité. Il n'a pas usé pour rien ses fonds de culotte sur les bancs des collèges pendant plus des six années règlementaires. La grammaire (française aussi bien que latine) lui a toujours filé des boutons mais par contre le monde auquel elle donnait accès le fascinait. Peu à peu, avec gourmandise, il a eu tout compilé : la langue, les arts, l'histoire, la mythologie, la philosophie. Il a plongé avec volupté dans cette mine inépuisable d'histoires passionnantes, se plaisant à reconnaître dans les tribulations des héros grecs ou romains des illustrations symboliques de ce que tout le monde vit en moins glorieux dans le cours d'une existence terrestre, conférant ainsi à son petit destin quelque chose d'épique. Maintenant qu'il y pense là, il a été successivement confronté aux mêmes dilemmes qu'Énée, qu'Ulysse, que César lui-même. Il a dû, pour faire plaisir à ce vieux farceur de Freud, résoudre son Oedipe. Il se rappelle bien !

Il se demande : est-il encore capable de faire une phrase entière en grec ?... Non ! En latin ?... Peut-être !

Encore le mental !

Pendant qu'il se triture la méninge pour en extirper des bribes de déclinaisons, les personnages ne l'ont pas attendu. Il va lui falloir un moment pour comprendre ce qui se passe sans avoir vraiment vu le début.

Il y a une petite loupiote, là en bas de son siège à gauche. Connaissant son absence totale de concentration, il a eu la bonne intelligence de piquer au passage un papelard qui, parmi les inévitables pubs, livre un synopsis (c'est un terme savant pour vous dire qu'on va vous raconter. Mais seulement le début, parce que sinon...)

Bref, « Maximus Decimus Meridius est un grand général romain ayant conduit les armées de l'empereur Marc Aurèle à de nombreuses victoires. Ce dernier, sentant ses forces décliner, apprend à Maximus qu'il souhaite lui laisser le pouvoir à sa mort pour que ce dernier transmette au sénat et que Rome devienne à nouveau une république. Il le préfère à son fils Commode car Marc Aurèle sait que ce dernier n'a soif que du titre d'empereur et n'exécutera pas ses dernières volontés. Lorsque Commode l'apprend, et ceci avant l'annonce officielle, il tue son père pour que cette dernière n'ait jamais lieu, et devient ainsi le nouvel Empereur. Bien que la cause officielle du décès

de l'Empereur soit la vieillesse, Maximus comprend immédiatement qu'il a été assassiné par Commode. C'est pourquoi, lorsque celui-ci lui offre de le servir comme il a servi son père, Maximus refuse. Commode ordonne alors son exécution, ainsi que celle de sa famille. Cependant, Maximus réussit à déjouer l'exécution et fuit. Ayant vu sa femme et son fils morts, sauvagement assassinés par des envoyés de Commode, il s'effondre et perd conscience. Il est récupéré par des vendeurs d'esclaves et remis sur pied, puis vendu comme gladiateur. C'est ainsi qu'il regagnera progressivement du pouvoir, dans l'espoir de retourner à Rome et se venger du jeune Empereur... »

Haha ! Vous êtes frustrés, hein ! Vous n'avez pas la fin ? Elle est pourtant cousue de fil blanc ! Tant qu'à faire, pourquoi ne pas avoir complété ce résumé ? C'est infantile !

Rien que d'avoir lu ça il se gondole, Jeannot, parce que ça n'a vraiment rien à voir avec la vérité historique. Mais il se reprend. Il n'est pas au musée ici. Il est là pour se laisser titiller l'émotion par les images, pour voir donner les baffes qu'il n'a jamais pu donner, pour éprouver bien à l'aise dans son fauteuil des rages inconnues de lui, des frousses bleues que son cœur n'aurait pas supportées dans la réalité.

Il se dit que tout de même, c'est paradoxal. Il est là en train de regarder l'exécution au découpe-viande de la famille de Maximus. Il tremble d'effroi, de révolte contenue, de pitié dévastatrice et en même temps, il est là en sécurité, le cul bien au chaud en train de voyeurer. Il peut même sortir de l'écran et regarder ses mains (ce qu'il ne manque pas de faire quand l'émotion pourrait être trop forte)... Ça lui donne des idées, ça ! S'il pouvait faire pareil dans sa vie ! Si, quand dans son quotidien une émotion un peu violente et indésirable le prenait, il pouvait regarder ses mains ; voir, tout en l'éprouvant, par une sorte de dédoublement de la perception, cette émotion de l'extérieur ; être en quelque sorte spectateur de soi. Quel soulagement ce serait ! Quelle dédramatisation ! Savoir, comme au ciné, que cela a eu un début, a un milieu et aura une fin, comme un rhume, et que, sorti de la salle, ce sera comme si ça n'avait jamais existé !

Aïe ! Rien que d'avoir ainsi relancé la pensée discursive dans un commentaire sur l'instant présent l'a une fois de plus déconnecté. Voilà que le film, qui pourtant en remet une louche juste à ce moment-là en combat de mâles dominants et en égorgements sanglants, lui fait soudain autant d'effet qu'un pet de phoque sur la banquise. Il se

trémousse sur son siège, cherche à occuper ses yeux ailleurs. Dans la pénombre, son regard quitte l'écran pour balayer à nouveau la salle. Machinalement, il se retourne. Justement l'écran est clair. Ça fait comme si la lune nimbait la salle... Il sursaute !

« Il » est encore là ! À trois rangées derrière, un peu décalé vers la droite. Le mec du chien, celui qui, il en est sûr maintenant, lui colle aux basques. Une émotion, une vraie cette fois, le prend au ventre : la peur. Sa devise est depuis longtemps déjà : pour vivre heureux vivons cachés. Que ce type sache seulement qu'il existe, cela seul suffit à l'affoler. Il pourrait regarder ses mains pour se persuader qu'il n'est pas dans cette peur. Mais bien entendu, il n'y pense même pas. Il se lève d'un bond. Le vieux réflexe ancestral de fuite. Il bouscule la porte en sortant. Le voilà dehors. Il aspire profondément. Déjà la lumière du jour le rassure un peu. L'espace aussi. On peut voir venir le danger. On a de la place pour courir. Cet espace, il s'efforce de le franchir sans se retourner. Il en profite pour tenter de reprendre les commandes de son cinéma à lui. Un hasard ! Un simple hasard ! Aucune raison pour ce cœur qui bat trop fort, pour cette respiration courte. Sorti de l'obscurité et de ses menaces ataviques, sa peur lui semble tout à fait ridicule. Il minimise. Déjà, il oublie. Il a ralenti le pas. Trop sans doute ! Un bolide pétaradant lui passe littéralement sur le bout des orteils dans un vacarme et une puanteur que ne renierait pas un engin de guerre. Sale gamin ! Encore un qui a trafiqué son 50cc pour faire savoir au monde entier et à lui-même d'abord qu'il existe. Jeannot se prend à rêver aux doux temps du VéloSolex. Une autre époque. Un art de vivre aussi. Un autre rapport au temps (le ralenti), à l'espace (qu'on parcourt par son milieu), au bruit (qui ne couvre même pas les roucoulements des pigeons urbains), aux autres sens aussi et surtout aux odeurs !

A une époque bénie où le troupeau mécanique explosant et flatulent n'avait pas encore monopolisé toute la réalité de la ville, il pouvait ainsi savoir, juché sur son Solex 5000 bleu et blanc, que les merles du parc annonçaient déjà le printemps, qu'à droite il allait longer une boulangerie, qu'à gauche se pointait par l'entremise de puissants effluves l'usine de torréfaction « Chat Noir ». Il se traite de con. Il revoit en pensée le brocanteur auquel il avait revendu son Solex contre quelques excellentes bouteilles. Un type incroyable qui vivait dans le ventre entièrement drapé de noir d'une péniche peuplée de squelettes blanchis et d'animaux empaillés.

Le passé ! Encore ! Le voilà le vrai film ! Celui pendant lequel, quand on l'a laissé démarrer, on ne peut qu'avec beaucoup de peine regarder ses mains et « sortir ».

Nostalgiant et ruminant, il avait ainsi franchi l'espace fleuri de carrosseries qui béait au milieu des néons et s'interrogeait dûment, en l'absence de Solex, sur le moyen de quitter les lieux et sur ce qu'il ferait de la suite de cette première journée vraiment vacante. Il l'avait tant rêvée ! En tant de versions différentes ! Et voilà qu'à présent elle s'étalait décidément comme une plage glabre. Comme si tous les fantasmes d'émancipation qui l'avaient aidé à tenir le coup au long des longs ennuis fonctionnaires s'étaient tout à coup effarés de tant de vacuité et l'avaient laissé en plan. Nu en quelque sorte, au milieu des heures dont il lui fallait bien reconnaître qu'elles commençaient à charrier une lie d'ennui. En cessant de travailler, il n'avait pas imaginé à quel point la liberté enfin conquise et tant désirée allait se révéler porteuse de perplexité dans une sorte de mise au carré du choix ; comment il allait tout relativiser ; comment, en fait, tout allait lui sembler devenir bien égal ; pour meubler ses journées mais aussi dans sa vie en général. Pourquoi en effet choisir un acte plutôt qu'un autre ? Quelle que soit l'explication savante donnée à la condition humaine, quelle que soit la lucidité des philosophes et le constat généralisé de l'absurde, à moins de se laisser convaincre par les momeries des religions, personne, jamais, n'avait pu résoudre le problème moral ; personne n'avait pu donner de raison incontestable de faire ceci plutôt que cela. Les éthologistes peut-être, dans une approche scientifique. Mais le constat était bien amer et le comportement génétiquement inéluctable du primate humain tout simplement effrayant pour qui gardait ancré en lui, et parfois malgré lui, des valeurs de cohésion, de solidarité, de joie d'avancer ensemble. (Vous aurez remarqué que le galvaudé mot d' « amour » ne figurait pas dans la liste de Jeannot. Tout simplement parce que, dépouillé de son caleçon judéo-chrétien, il ne veut pas dire grand-chose. Le grec ancien, lui, distingue trois sortes d' « amour » et l'arabe, s'était-il laissé dire, dix-huit !)

Personne donc n'a jamais pu répondre à ce pourquoi nous sommes qui conditionnerait le comment nous devons faire. En l'absence de toute conviction sur le sens des choses et en admettant modestement que sa cervelle ne serait jamais capable de connaître, traiter et assembler en un tout cohérent la masse d'informations nécessaires, Jeannot avait fini

par résoudre à sa manière cet angoissant problème du « comment » : tout faire pour bien se connaître et pour cela, entre autres, se frotter à un maximum de situations, même les plus impensables ; et puisqu'aussi bien il n'était ni l'auteur ni le metteur en scène de cette pièce dont il ne possédait même pas le texte, être le meilleur acteur possible. Tenir son rôle, être fidèle à son personnage à travers un périlleux exercice que n'aurait pas renié la ligue d'impro : être ce que son histoire avait fait de lui et être disposé à ce qu'elle en ferait à l'avenir. S'assumer, quoi ! Être le plus possible un humain. En accepter la condition incertaine et, oh combien, provisoire.

Une fois de plus, il doit bien le constater, ce n'est pas ce merveilleux ramage de la circonvolution cervicale, ce mental discursif (que serait l'homme sans le langage ?) qui va lui dire comment occuper son temps ! D'ailleurs pourquoi faut-il l'occuper ? Il s'occupe bien tout seul. Il coule. Si c'était une rivière on s'arrêterait là et on le regarderait passer, simplement. Tentation : s'arrêter là, s'asseoir au milieu de ce parking et regarder. Rien que regarder.

Pourtant quelque chose le pousse au cul. Les pattes lui démangent. Agir ! Il est bien un singe. C'est plus fort que lui, même le souffle coupé devant le plus beau des paysages, au bout d'un temps il faut qu'il bouge. Cela a sans doute une origine dans sa petite enfance diraient les rebouteux de la psychologie que sont les psychanalystes. Pour une fois ils auraient peut-être raison. Mais, outre que ça lui ferait une belle jambe de savoir ça, Jeannot manque curieusement de mémoire à long terme. Il vit tout au présent. Plus occupé d'aujourd'hui et de demain que d'hier. Il avait bien pensé passer sa retraite à écrire ses mémoires. Mais voilà, il avait beau rouvrir les tiroirs, il n'y trainait que des fragments, des photos jaunies qu'il n'arrivait pas toujours à mettre dans l'ordre chronologique ni même à mettre en rapport entre elles. Il aurait aimé pourtant pouvoir se faire une histoire, se constituer une cohérence. Cela eût en quelque sorte dilué le caillou d'incongruité qui le blessait depuis toujours dans sa chaussure. Aller de a à z, c'aurait été avoir un sens. Alors que lui se sentait ne venir de nulle part et n'aller nulle part via quelques pirouettes auxquelles il serait vain de demander autre chose que de l'avoir un temps distrait de l'angoisse existentielle. Cette angoisse-là, elle lui sautait à la poitrine dès qu'il cessait de la fuir en faisant quelque chose. Non pas nécessairement quelque chose de vraiment utile, mais n'importe quoi. Faire pour faire.

Pour s'occuper la boule. La fuite. La peur du vide. Et ce malgré l'intuition qu'il y aurait un vrai bénéfice à le regarder dans les yeux et à l'assumer. Pour se retrouver, pour se rejoindre, pour se rendre disponible, pour entendre ce quelque chose qui peut-être aurait cherché à lui parler et dont le bruit du mental couvrait sûrement la voix.

S'asseoir donc. Arrêter tout et simplement voir, sentir, entendre. Non pas une mystérieuse voix céleste mais bien le bruit des bagnoles, la rumeur vague des voix qui tapissaient là le paysage, sans juger, sans préférer. Regarder. Être la conscience d'être de tout ça. Il sourit, parce que ce stop mental le prend parfois spontanément mais toujours dans la nature, là où la fausse apparence de paix rend tout de même plus facile ce constat équanime.

no print, no copy, no modification © JPlecter 2015

17 heures

Il voit bien qu'ici il n'y arrivera pas ! Echec total de la tentative fugace de sainteté ! En réalité cet endroit le débecte. Il s'en veut de s'être parachuté là.

Il n'a qu'une idée en tête : se tirer fissa. Mais pour cela il faut un projet. La liberté a ceci de curieux que tout en rendant tout possible elle met aussi tout sur pied d'égalité. Ce qui, du point de vue du projet, revient à les anéantir tous. La liberté... encore le vide !

Il soupire et au moment précis où il va se mettre en route pour n'importe où :

- Prosze pana, gdzie jest dworzec kolejowy ?
- Pardon ?

C'est un drôle de petit blond qui arbore, conscient sans doute de son impuissance à se faire comprendre, un grand sourire navré. Rapidement ses mains s'agitent, décrivent des courbes sensées chargées de signifiante. Jeannot (qui pourtant s'applique) n'y pige que pouic. Le petit blond ne s'énerve pas. Il répète :

- Prosze pana, gdzie jest dworzec kolejowy ?

Ils sont là, deux humains, avec les mêmes gènes spécifiques, une apparence, n'était la taille et, semble-t-il, l'âge, assez semblable. Ils ont tous deux sans doute fréquenté l'école, appris des tas de choses utiles à la survie dans la société des hommes et sont capables de communiquer avec un grand nombre de leurs semblables. Mais ici et maintenant, là, sur ce tarmac imbécile d'un stupide centre commercial, cela ne leur est d'aucun secours. Toute leur science de la vie achoppe devant cette seule évidence : ils ne peuvent pas communiquer ! Comme si la condition humaine n'était pas déjà assez difficile comme ça !

Qu'à cela ne tienne, la malédiction de la tour de Babel n'arrête pas un type comme Jeannot. Il fouille dans sa poche et en sort le stylo et le petit carnet qui lui servent le plus souvent à noter ses pensées

vagabondes en outre des numéros de téléphone (il est en bisbille permanente avec les chiffres). Il les tend à l'étranger avec un petit geste du poignet censé signifier : « dessine ». L'autre pige tout de suite et la magie opère ! En trois ou quatre traits il a suggéré l'image d'une locomotive assortie d'un point d'interrogation.

Jeannot lui sourit, il sourit aussi. Le pictogramme a vaincu ! La communication passe. Pas très élaborée évidemment, mais ça permet de ne pas dire de ces bêtises qu'on ajoute pour faire joli ou s'écouter parler. Jeannot a donc bien compris que son congénère voulait trouver la gare mais de là à lui en indiquer le chemin... l'itinéraire est passablement tortueux et complexe ! C'est le langage des signes qui vient résoudre le problème. Dans tous les pays du monde, l'index mu en crochet vers l'avant puis ramené vers l'arrière signifie : « Suis-moi ! » À pied, ça va faire loin mais de toutes façons, que foutre d'autre de la fin de journée ?

Et les voilà déambulant. Heureusement, ça descend tout le temps, depuis les hauteurs de la vallée où ils sont jusqu'au centre ville. Les vertèbres érodées de Jeannot lui en savent gré. Il ne parle plus, le bougre au langage gazouillé, il sourit. Jeannot aussi marche en silence et échange de temps à autre un regard. En d'autres circonstances ce silence mettrait mal à l'aise, on chercherait à le combler. Pourtant, il y a là un courant de sympathie. Ils le sentent bien tous les deux. Pas seulement la complicité du guide au suiveur et vice versa. Quelque chose qui leur dit que n'eût été la barrière du langage, ils eussent sympathisé, seraient sans doute devenus complices, amis peut-être. Peut-être ! Jeannot a toujours eu cette sorte de sixième sens qui fait savoir tout de suite si ça va ou non coller avec quelqu'un. Odeurs sui generis dont nous n'avons plus conscience ? Les fameuses et impalpables phéromones ? Il ne sait, il s'en fout. Mais cela doit avoir un fond de vérité. Combien de fois n'a-t-il pas dit, sans aucune raison précise justement : « Celui-là, je ne peux pas le piffer » ?

Sur leur gauche dans la descente, accroché au flanc de la vallée, un bloc tout gris, comme un énorme bunker. C'est un hôpital. Jeannot se dit qu'à part l'absence de grilles aux fenêtres, ce pourrait être une prison. Il a toujours été victime d'une terrible allergie à la vue du béton. C'est laid. Quoiqu'on en fasse. De la boue séchée en plus rugueux, en plus moche. Son seul intérêt réside dans sa plasticité. Mais les architectes s'en foutent. Ils font des cubes ; comme les

gamins des pâtés de sable. Pour Jeannot, l'architecture, encore plus esclave des techniques que les autres arts, en est le parent pauvre. Dire que les humains ont quitté les formes riches et suggestives des grottes pour se réfugier dans l'invention la plus simpliste de toute l'histoire de leur esprit malade : l'angle droit ! Heureusement qu'un jour, un bipède un peu moins con que les autres a inventé la roue ! Elle, au moins, a fait avancer les choses ! Tandis que le carré, le rectangle, pfft ! Fantôme de la rationalité d'arpenteurs qui se prenaient pour dieu, qui voulaient créer LA forme qui n'existait nulle part. Être plus malins que la nature. Orgueil démesuré et stupide ! Le rêve simplificateur d'un fou : ramener l'infinie complexité et la mouvance des choses à la ligne droite, à quelque chose de compréhensible pour la faible cervelle humaine. Avoir enfin l'illusion de maîtriser le monde. Un monde de briques « Lego » où ce qui est blanc n'est pas noir, où la droite n'est tout simplement pas la gauche et où deux et deux font toujours quatre. Minable ! A peine nommé roi de la création, le singe nu s'empresse de la trahir, de la mettre à la mesure de ses carences. Il initie « la civilisation ». Jeannot lance autour de lui un de ces regards navrés, ironiques et compatissants à la fois dont il a le secret. Dire, se lamente-t-il intérieurement, qu'ils ont même cru dur comme fer qu'un rectangle bien conçu pour rassurer leurs neurones par ses proportions, pouvait donner une idée du divin. Ils ont appelé ça "le nombre d'or" et déversé là-dessus des hectolitres d'encre savante. Et voilà... Dieu est un rectangle ! Vous ne le saviez pas ?

Déjà, à l'école, la géométrie, ça lui foutait les boules. Les mathématiques aussi d'ailleurs ! Et l'algèbre, en particulier, lui donnait la colique. Dès la première année de l'école primaire, dès le premier calcul, à six ans, intuitivement, il savait déjà ce truc élémentaire : la ligne droite et les chiffres mentent. Effrontément ! C'est une escroquerie mentale d'instituteurs naïfs, une approximation simplifiée qu'on voudrait faire passer pour la réalité. Il hausse les épaules. Heureusement qu'il ne les a pas crus !!!

Pour lui d'ailleurs, toute certitude a toujours été suspecte. La certitude lui paraît mère putative de l'intolérance, prétexte idéal au massacre, terreau propice à la cruauté assaisonnée de bonne conscience. D'ailleurs, il n'a jamais été certain de rien. Même pas d'exister vraiment. Il se demande toujours après tant d'années s'il n'est pas une méprise ou si la vie n'est pas un songe.

Les vers de Calderon lui remontent à la mémoire :

« Qu'est-ce que la vie ? Un délire  
Qu'est donc la vie ? Une illusion  
Une ombre, une fiction ;  
Le plus grand bien est peu de chose  
Car toute la vie n'est qu'un songe  
Et les songes rien que des songes »

Il leur trouve des accents étonnamment bouddhistes, inattendus au dix-septième siècle espagnol. Pourtant, y a-t-il tant d'autres conclusions à une analyse rigoureuse de l'état d'être ?

... Evidemment, dire que rien n'est certain, est aussi une certitude ! La seule. A moins que...

Quand le mental tourne ainsi en rond, ça lui soulève son petit rire intérieur familial. On est bien encore en plein brouillard intellectuel, ça le rassure, il s'y sent chez lui ! Il tourne la tête vers l'autre qui chemine docilement là à côté. Et icelui se met illico à rigoler. Comme s'il avait suivi les méandres retors de la pensée de Jeannot. Et les voilà qui dévalent la pente raide de la rue emportés par un grand rire commun qui recouvre définitivement l'ensemble absurde des choses.

La rue Pierreuse mérite bien son nom. Elle pique comme un Stuka vers le centre ville en secouant vigoureusement ses passants. Les uns, motorisés, risquent le tassement de vertèbres et l'échauffement des freins ; les autres, piétons, trébuchent sur les gros crânes ronds des pavés de porphyre. Ils sont entraînés par leur poids en un déséquilibre avant qui leur donnerait, s'ils n'y résistaient de toutes leurs forces, envie de courir. La gare, elle est là, en bas. Jeannot se sent comme un avion en approche. Ses yeux ne la lâchent pas et son cerveau joue les pilotes automatiques, ajuste et oriente ses pas.

C'est bizarre. Il est accompagné, il se sent un peu complice et pourtant, dans son moi-même, il est encore une fois tout seul, étranger comme d'habitude, même si proche de peut-être plus étranger que lui. Il se pose des questions : ce type est peut-être, en dépit des apparences, membre d'une chaleureuse famille nombreuse. Il a peut-être des tas de potes, ce plouc. Pourtant Jeannot sait bien que ça n'arrange rien, que même toute une tribu ne soulage pas la solitude intérieure. Mais n'est-ce pas subjectif ce sentiment récurrent ? Est-ce qu'il ne se fait pas des idées ? Est-ce que ce n'est pas le cas de tout le

monde et que, simplement, ça lui est plus insupportable qu'aux autres ? Est-ce que la solitude n'est pas l'état de nature ? Pourquoi ne le lui a-t-on pas dit tout de suite, tout petit, qu'il s'adapte d'emblée au lieu de traîner cette nostalgie d'un autre chose tout plein, tout doux, tout rond, tout chaud ?

Ça finit par l'énerver ce demi-contact muet avec le Jules qui le suit consciencieusement et en silence. Marre ! ! ! Il s'arrête. Pointe du doigt la gare bien visible maintenant. Profère : « tchouf-tchouf » avec un mouvement simultané des deux bras censé imiter celui des bielles. L'autre lui fait les yeux ronds. Il est jeune. Il n'a sûrement pas connu les trains à vapeur. Jeannot se ravise. Bic et carnet. Petit dessin. Index pointé... Ça marche à nouveau. Sourire. Geste de la main qui dit : "Merci, adieu". Ouf ! Enfin seul ! C'est paradoxal. Une fois de plus ! À force d'ermitage on devient misanthrope. S'il se contentait de souffrir de solitude, comme tout serait simple ! Mais non ! En plus il supporte mal ce qui pourrait à première vue l'en guérir. Au fond ce n'est pas le contact humain qui lui manque. C'est autre chose, qu'il n'arrive pas à définir. Il est vraiment mal à l'aise maintenant. C'est chaque fois pareil ! Peut-être que seulement la mort, le retour d'où il est sans doute venu, le grand tout, l'indifférencié ?... Mais à quoi bon puisqu'il n'en sera pas conscient. Puisqu'alors il ne le saura même pas !

no print, no copy, no publication

18 heures

Il est au bas de la pente, dans la vallée... Ça grouille. Comme des cancrelats. Ça se hâte et ne se regarde même pas. Les yeux glissent, les pieds tournent, esquivent. Des molécules qui coulent dans une huile qui les empêche de se toucher. Ça le fascine ! À première vue c'est un grand bordel, un désordre total. Et pourtant chacune de ces petites billes roule en sachant exactement où elle va. Vu du point de vue de Sirius tout ça s'organise, interagit, constitue la vie hyper complexe d'un ensemble urbain du début du vingt-et-unième siècle. Peut-être qu'en regardant d'encore plus loin que Sirius tout ça a vraiment un sens, tout ça répond à un plan d'ensemble ?

Comme il est perdu dans ses pensées et dans la foule, c'était couru, il finit par transgresser la règle d'évitement automatique et flatch ! Il se prend une ménagère de face. Heureusement qu'elle arbore de monstrueux pare-chocs ! Collision frontale ! Cabas à terre et engueulade gratinée. Il s'excuse mais n'arrive pas à couvrir un flot de paroles fort peu amènes dont il admire pourtant au passage la verve. À quoi bon prolonger ça ? Une fois encore seule s'impose la fuite.

Tout autour, tout le monde s'en fout, les robots continuent leur course bien réglée. Il hèle un taxi.

Ça roule et ça défile. Rien de bien remarquable à voir : la nuque du chauffeur et les rues. Elles se ressemblent toutes. À l'intérieur par contre, le ciboulot est fort agité. En plus, ça bloubloute dans la marmite émotionnelle. Il en a marre, Jeannot. Voilà deux fois en quelques heures qu'il se fait ainsi engueuler. Pour lui c'est nouveau cette montée en puissance de l'agressivité des gens. Il ne l'a pas sentie venir. Mais après, en y pensant bien, en ajustant des « coïncidences », il a fini par se faire sa petite idée, par constater que tout ça datait du sourire fat et fade de Reagan, des glapissements libéraux et triomphants de Thatcher. De cette doctrine individualiste que sur leurs

instances on s'était mis à prêcher un peu partout, à commencer, hélas par les écoles.

La sacro-sainte concurrence ! Être le plus fort à tout prix quitte à écraser l'autre. Foin des idées démodées de paix, de justice et de solidarité, ces rêves bâtards de soixante-huitards attardés. Alors, insidieusement, la violence est venue toute seule, comme le fruit incontournable de cette nouvelle croisade. Le tour de force des guignols ultra libéraux a même été de la mettre sur le dos du « laxisme issu de mai 68 », cette période qui fut pourtant le giron du « peace and love ». La violence entre les individus n'a fait que suivre la violence renouvelée des rapports sociaux. Le recul du savoir vivre ensemble. Mais cette fois, on a atteint, pour expliquer la violence institutionnalisée, des raffinements incroyables dans le mensonge d'autojustification : le pillage sous couvert de défense des droits de l'homme. Avez-vous remarqué, par exemple, que ce sont toujours les mêmes droits de l'homme qui émeuvent les "démocraties" ? La sacro-sainte liberté d'expression surtout. Elle fait écran pendant qu'on se fiche comme de colin-tampon du droit au travail, au logement, à la santé... j'en passe !

Pourtant cette idéologie pourrie ne peut s'être installée qu'avec le consentement au moins tacite des gens ! Pourquoi diable le singe bondit-il avec avidité sur la moindre occasion d'être plus que son semblable ? Réminiscence de la meute ? Sans doute. Lutte pour la dominance et la possession sexuelle ? Cela expliquerait l'échec récurrent de toute tentative de collectivisation. Même la monogamie et la fidélité conjugale n'ont été que vaines tentatives de limiter la boulimie de possession du singe nu ! Dans l'intérêt de l'espèce, pour empêcher que s'entretuent les chasseurs du clan. Mais le frein n'a jamais vraiment fonctionné. Témoin l'immense cohorte des cocus et des femmes trompées !

Dans le même esprit, on a interdit aussi de tuer son pote pour lui faucher sa banane. Ce fut si impossible à faire respecter qu'il a fallu inventer d'honorables exceptions. On a appelé ça la guerre et bien convenu que, quoiqu'inévitable, c'était une abomination. Pourtant plus on est doué pour la faire, plus on a de médailles ! Plus que tu explodes de la viande humaine, plus que tu tintinnabules comme une apertintaille quand tu marches.

La pensée est capricieuse. Celle de Jeannot n'échappe pas à la règle, elle saute sans transition du coq à l'âne. C'est que le mot lui caresse agréablement l'oreille. Il est superbe, sonore, quasi onomatopéique et surtout rare comme un rubis. Qui aujourd'hui sait encore ce que c'est qu'une apertintaille ? Nous nous garderons bien de le dire pour n'en pas déflorer le mystère.

... A quoi pensait-il encore ? Il lui est décidément impossible de suivre la même démarche de l'esprit plus de quelques minutes, voire quelques secondes. Cela aussi ce doit être une caractéristique de l'esprit simiesque, une circonvolution spéciale de la matière grise, programmée génétiquement pour le rendre plus curieux qu'intelligent. Le bipède humain n'échappe pas à ses gènes ! Par exemple : que ne fait-on pour éduquer à la propreté ce primate nomade habitué, dans l'arbre dont il a pillé les ressources à se débarrasser du haut des branches de ses fèces et déchets divers puis, quand ça chlingue vraiment trop, à simplement changer d'arbre ? Or, avez-vous déjà vu, en dépit de toutes les coûteuses campagnes d'éducation des masses, les accotements d'une route à grand passage en fin week-end ?

Tout comportement perdure, pourvu qu'il soit inscrit dans l'ADN du singe nu. Il n'y a décidément rien à faire pour améliorer l'homo immodicus.

Oui il sait bien, Jeannot, il y a l'abbé Pierre et mère Teresa... deux sur des milliards !

Sur la banquette arrière de la Mercédès, un peu écroulé dans le moelleux du siège, le voilà qui se sent tout à coup fatigué. Un de ces coups de blues qui le prennent sans crier gare et dont il ne s'étonne pas trop, les considérant comme de simples variations de sa chimie interne qui durent rarement plus de vingt-quatre heures. Pourtant, une partie de son cerveau souffre bel et bien ! Parfois il agite même des pensées carrément suicidaires. Ce n'est pas le cas cette fois. Simplement un immense soupir monté du fond de l'âme, une extrême lassitude, l'impression d'avoir fait le tour des choses, de n'avoir plus rien à faire ni a fortiori à dire. Pas l'envie de mourir mais la sensation que si cela arrivait, là tout de suite, ce ne serait pas un drame. Qu'il n'y aurait strictement rien à regretter. Dans ces moments-là, en même temps il a l'impression qu'un contact humain lui ferait du bien et en même temps,

si cela se produit, il se sent encore plus mal ; fors s'il s'agit de l'une ou l'autre personne triée par lui sur le volet de ses émotions.

Ainsi, il faut le savoir, Jeannot a au moins un ami. Un des rares terriens dans lequel sans doute il se reconnaît un tantinet. Il le voit peu. Rarissimement même, privilégiant ainsi la qualité sur la quantité. Inconsciemment, automatiquement, c'est donc mon adresse qu'il a donnée au taxi.

*no print, no copy, no modification ©JPleclercq2015*

19 heures

On sonne. C'est lui. Je reconnais sa façon d'appuyer sur le bouton dont on ne sait jamais si elle hésite ou insiste. Une croche dirait un musicien. Je vais ouvrir. Je l'ai dit, les visites de Jeannot sont rares et par là même me font toujours plaisir.

J'ouvre la porte. Il est là. Il est tout pâle. Il ne dit rien mais me désigne du doigt, sur le trottoir d'en face, une grande silhouette en manteau droit surmontée d'un feutre noir. Je le fais entrer, referme la porte et pose sur lui un regard interrogateur. Il souffle, se détend un peu et me lâche :

– Ce type Il me suit ! Depuis des heures !

– Tu es sûr ?

Je l'entraîne déjà vers un fauteuil. Il continue :

– Déjà que je ne suis pas bien, ça me fait une drôle de sensation, une vague angoisse, l'intuition qu'il va m'arriver quelque chose.

– Pourquoi veux-tu qu'on te suive ? Tu n'es plus marié et tu n'as volé ni assassiné personne ! D'ailleurs (coup d'œil rapide par la fenêtre) il n'est plus là ton bonhomme !

Il se détend un peu :

– Tu sais...

Et le voilà qui commence à me raconter sa journée. Par le menu.

Cette journée que je viens de vous raconter ici. Enfin, approximativement, avec ma mémoire, avec ma subjectivité, en supposant parfois, en réécrivant le mieux possible les gamberges de cet ami dont je crois connaître depuis le temps les méandres de la cervelle. Je ne sais si mon récit a vraiment été fidèle ou même s'il est simplement plausible mais je me souviens nettement qu'en terminant son histoire il m'a dit, moitié sérieux moitié rigolard :

– Je n'ai ni famille ni attaches, s'il m'arrivait un jour quelque chose, puisque tu écris des bouquins, raconte mes dingeries. Comme ça je ne serai pas tout à fait mort !

Pendant tout ce temps, il avait dégusté l'excellent Oolong que je savais devoir lui faire plaisir et peu à peu semblait s'être rasséréner.

Il a jeté, presque clandestinement, presque honteusement un regard au dehors, s'est levé pour sortir. Il était comme ça Jeannot, brusque, impulsif. Il en avait déjà marre. Il ne pouvait pas tenir en place. Rare et fugitif !

Trente secondes plus tard, je regardais s'éloigner sa silhouette et je le vis tourner le coin de la rue.

C'est la dernière image que je garde de lui.

À ma grande stupéfaction, sortie discrètement d'une encoignure, la grande silhouette au feutre noir, de loin, lui emboîta le pas.

Le reste, je l'ai appris plus tard.

À la morgue.

Chronologiquement, disons que j'ai passé normalement le reste de la soirée : bouquin, journal, traitement de texte, un peu de ménage...

À vingt heures en général j'allume la télé pour entendre pour la X<sup>ième</sup> fois combien le monde va mal. Cette fois je n'en ai pas eu le temps. Mon téléphone a sonné comme je tendais le doigt vers le bouton.

C'était la gendarmerie, sa précision mathématique et son tact légendaire. Sans états d'âme le pandore m'a appris la mort violente de Jeannot. Comme s'il lisait un fait divers. Il me dit ensuite que s'il m'avait prévenu, c'est que Jeannot avait manifesté le désir qu'on le fasse. Ainsi qu'en faisait foi une note rédigée à la fin du petit carnet qui ne le quittait jamais. Le même dont j'ai cru bon d'utiliser un passage en guise d'introduction à ce livre. J'ai demandé comment c'était arrivé. Après un soupir (visiblement j'allongeais la corvée), il me fut expliqué qu'un peu plus loin que chez moi, Jeannot avait traversé comme un fou juste devant les roues d'une voiture. Tué sur le coup ! Les cervicales. Le coup du lapin. Pour le principe et par acquit de conscience, les collègues du pandore recherchaient mollement un homme vêtu d'un manteau droit et d'un grand feutre noir qui, selon des témoins, avait interpellé Jeannot et sans doute, avait par là provoqué le

fatal réflexe de fuite. On tenait à ma disposition, toujours sur instruction écrite de la victime, le fameux carnet.

J'ai évidemment demandé si je pouvais voir le corps.

– Si vous y tenez, à la morgue. Mais c'est pas beau à voir !

J'y suis allé. Et... je ne l'ai pas vu !

Je m'explique.

Je me suis donc rendu le lendemain matin au grand frigo à macchabées. L'amphitryon des lieux m'y a reçu avec autant d'amabilité que de perplexité. Le nom de Jeannot ne lui disait rien. La consultation minutieuse du livre d'hôtes non plus. Or cette comptabilité, c'est du sérieux, on ne fait pas dans la rigolade ici ! Ma propre perplexité augmentait avec la sienne. Je lui ai dit que je venais de la part de la police et qu'un petit carnet m'attendait... À tout hasard, et sur mon insistance, l'aimable préposé a fini par accepter d'ouvrir le tiroir de son bureau. À sa grande stupéfaction, le petit carnet noir s'y trouvait. J'ai tout de même dû signer une décharge. À peine dehors, coup de portable aux flics qui eux aussi ne savaient tout à coup plus de quoi je parlais. J'ai un peu insisté puis raccroché. On ne sait jamais de quoi ces gens-là sont capables quand leur sens de la logique et leur réalisme sont pris à contre-pied ! Vraiment perplexe, j'ai pris ma voiture et fait un saut jusque chez Jeannot. Là, j'ai vraiment senti vaciller ma raison. A l'endroit même de la maison de mon ami : un simple talus herbeux !!!

Hallucination ?... Que dire ? C'est le genre de truc devant lequel la logique trébuche. Une bouffée de panique ! La certitude d'être devenu fou. Le cœur qui bat trop fort. Le trou... une impuissance à savoir quel geste poser là de suite. On reste prostré. Puis l'ordinateur du mental se met à tourner à toute vitesse, échafaude les hypothèses les plus variées pour tenter de redonner du sens. Mais rien à faire. Une espèce d'anxiété s'installe qui ronge le plexus solaire. Je n'avais plus de jambes. Je me suis assis là dans l'herbe, hébété, les yeux fixés sur le miroitement glauque de l'eau du canal et, au bout d'un moment, comme pour m'achever, j'ai entendu une voix. Enfin, entendu, c'est une façon de parler. Les mots se formaient directement dans ma tête comme quand on « pense », mais je « savais » que cette voix était celle de Jeannot qui me disait :

« Fais pas cette tête-là. Tu ne peux pas comprendre. Le mec en noir, il venait me chercher. Pour retourner chez moi. Parce que mon temps

d'apprentissage est terminé. Je suis bien. Je me sens enfin là où je dois être. Dans ma dimension. Je vois d'ici ton petit sourire. Tu crois que t'hallucines, hein ! T'en fais pas, ton esprit critique te persuadera vite que tu as rêvé tout ça. Mais tes lecteurs, eux, pour la plupart, croiront dur comme fer à mon histoire. Tu sais pourquoi ? Parce que votre condition est si désespérante que, pour ne pas se flinguer, ils ont besoin de merveilleux.

- De croire à n'importe quoi qui enjolive et qui donne de l'espoir.
- De croire à la survie, voire à la multiplicité des survies (alors qu'ils s'accordent à se plaindre de la vie).
- De croire en Dieu (un différent pour chaque religion mais le seul, bien entendu).
- De croire à la justice qui fait que, finalement, les bons sont récompensés et les méchants punis.
- De croire que le bonheur dure.
- De croire que l'amour apporte ce fameux bonheur.
- De croire que le sida et les accidents n'arrivent qu'aux autres.
- De croire que quand leur idole du guidon se dope, c'est une exception ; tout comme d'ailleurs aussi les matchs arrangés de leur équipe de foot favorite.
- De croire que l'ultra libéralisme n'est pas dangereux parce que peut-être un jour, grâce à lui, c'est eux qui seront les riches et qui se foutront des pauvres (ils l'auront bien gagné).

Les exemples ne manquent pas. Toi ou tes lecteurs en trouverez d'autres.

Dis-leur quand même, c'est de nature à les rassurer, que leur monde, que j'ai si souvent étrillé dans mes diatribes mentales est bien « normal ».

Ce mal-être qui m'a poursuivi toute ma vie, ce sentiment d'être d'ailleurs, ce ressenti d'une altérité si aigüe avaient leurs racines en moi et non en eux. Tu comprends pourquoi maintenant.

Bon faut que je file. Je doute que ce soit jamais possible, mais je serai toujours content de te revoir. Salut ! »

.....

no print, no copy, no modification ©JPleclercq2015

## Épilogue

C'est vrai... J'ai du rêver toute cette histoire de dingue. Ou faire un delirium après avoir forcé sur le Chivas. Il n'y a sans doute même jamais eu de Jeannot.

Pourtant, comme souvent après un délire, j'ai gardé une forte impression de vécu. Mon esprit me dit : « fantasmagorie » mais quelque chose au niveau du creux de l'estomac me dit : « réalité ». Hier, entre chien et loup, j'ai cru une fraction d'instant voir sur un trottoir passer Jeannot en compagnie du type à grand chapeau. Rayonnants tous deux... les meilleurs amis du monde !

Et puis... Il y a ce carnet, sur mon bureau...

Mais c'est sans doute un truc acheté dans une brocante lors de ma dernière cuite ?

N'empêche, récit ou fiction, j'ai fini par l'écrire, ce bouquin.

Ça soulage. Ça débarrasse.

no print, no copy, no modification ©HicSler©2015